D

L

F

PAILLETTES D'OR.

CUEILLETTE
DE
PETITS CONSEILS
POUR
La Sanctification et le bonheur de la Vie.

PUBLICATION PERIODIQUE.

Deuxième Série.

RECUEIL DES ANNÉES 1871-72-73

APPROUVÉ

Par S. G. Mgr. l'Evêque de Montréal, et S. G. Mgr. Dubreil, Archevêque d'Avignon.

NOUVELLE EDITION.

MONTREAL:
PUBLIÉ PAR J.-B. ROLLAND & FILS,
12 ET 14 RUE ST. VINCENT.

PAILLETTES D'OR.

Guillaume
17/7/46 . 25

PAILLETTES D'OR.

CUEILLETTE

DE

PETITS CONSEILS

POUR

La Sanctification et le bonheur de la Vie.

PUBLICATION PERIODIQUE.

Deuxième Série.

RECUEIL DES ANNÉES 1871-72-73

APPROUVÉ

Par S. G. Mgr. l'Evêque de Montréal, et S. G. Mgr. Dubreil, Archevêque d'Avignon.

NOUVELLE EDITION.

MONTREAL:
IMPRIMÉ PAR J.-B. ROLLAND & FILS,
12 ET 14 RUE ST. VINCENT.

1875.

IMPRIMATUR :

✠ Io. Ev. DE MONTRÉAL.

Ier Février, 1875.

APPROBATION

DE

S. G. Mgr. Dubreil, Archevêque d'Avignon.

Sur le rapport favorable qui Nous a été fait par Notre Commission, Nous approuvons les deux premiers volumes de l'intéressant recueil ayant pour titre les *Paillettes d'Or*, et Nous les recommandons aux amis des bonnes lectures.

Avignon, le 4 Juin, 1874.

† LOUIS,

NOT FILMED

PREFACE.

— *D'où viens-tu, petite feuille que ramène au foyer de la famille le gracieux mois de la Sainte Vierge ?*

— *Je viens d'où viennent le rayon de soleil qui mûrit et colore le fruit, la goutte de rosée qui épanouit la fleur, la brise légère qui redresse le brin d'herbe courbé ; je viens de Dieu !*

— *Que veux-tu ?*

— *Parler de Dieu, faire aimer Dieu, conduire à Dieu.*

— *Sois donc la bienvenue, petite feuille, et, pendant de longs mois encore, charme, console et réjouis nos cœurs !*

WASHINGTON
DC
LIBRARY

PAILLETTES D'OR.

—

CUEILLETTE DE PETITS CONSEILS

POUR LA

Sanctification et le Bonheur de la vie.

RECUEIL DES ANNEES 1871-72-73.

Semons de bonnes pensées,
nous récolterons de bonnes actions.

A MARIE.

Je viens, après trois ans, renouveler mon offrande, ô Marie, comme l'enfant reconnaissant renouvelle de temps à autre, devant l'image de sa mère, le bouquet de fleurs qu'il lui avait offert et que le temps décolorait peu à peu.

Un Saint, Léonard de Port-Maurice, prêchant sur l'amour de la Sainte Vierge, disait dans l'effusion de son âme :

" Quand je repasse toutes les grâces que j'ai reçues de Dieu par Marie, il me

semble que je suis comme une de ces églises où l'on vénère quelque madone miraculeuse et dont les murailles sont couvertes d'*ex voto* avec ces paroles : *Per grazia ricevuta di Maria, pour une grâce reçue de Marie !*

" Oui, c'est comme cela que je suis ; il n'y a rien en moi où je ne puisse écrire : *grâce reçue de Marie !*

" Cette force que j'ai, cet emploi divin que j'exerce, cet habit religieux que je porte : *grâces reçues de Marie !*

" Ces bonnes pensées qui tombent de mes lèvres—cette bonne volonté que je sens—ces pieux sentiments du cœur qui m'animent : *grâces reçues de Marie !*

" Lisez sur mon front—lisez sur mon cœur—lisez dans mon âme, ne voyez-vous pas qu'il y a écrit : *grâce reçue par Marie !*

" Soyez à jamais louée et bénie, ma généreuse bienfaitrice et permettez que pour chacune de ces grâces je vous dise : *Merci !* "

Moi aussi je vois *mon âme toute couverte des ex-voto* dont parle le saint religieux et c'est devant chacun d'eux que je veux déposer une *bonne pensée* comme souvenir de reconnaissance et gage d'amour !

I

Une *bonne pensée propagée* est un *Ange*, qui s'en va au nom et au profit de celui qui l'envoie, faire du bien partout où elle a mission de pénétrer.

Vous voudriez accomplir quelques-unes de ces *œuvres de miséricorde* si douces à l'âme et si méritoires pour le ciel, *faire l'aumône* par exemple... mais vous êtes pauvres, *envoyez une pensée* qui dise simplement le *bonheur de donner*, et elle ira, guidée par la Providence, pénétrer dans l'âme d'une personne riche qui, émue, répandra largement sa richesse... et le bon Dieu aura deux personnes à récompenser : *celle qui donne et celle qui a inspiré de donner*.

***

Vous voudriez *visiter* les prisonniers et les malades, *consoler* ceux qui pleurent et *parler du bon Dieu* à de petits enfants qui ne le connaissent pas... mais votre devoir vous retient dans l'enceinte étroite d'une cellule, d'une chambre ou d'une famille, *envoyez une pensée* qui dise la bonté de Dieu, qui parle du bonheur et du mérite des souffrances et qui montre, à quelques

jours de là, le repos si doux du Paradis... et cette pensée ira faire naître un sourire, une espérance, un acte d'amour... et Dieu vous sera redevable d'une âme qui l'oubliait peut-être.

***

" Ce qui me rassure contre le jugement de Dieu—disait, sur le point de mourir, une âme dévouée—ce sont les *bons livres et les feuilles pieuses* que j'ai répandus pendant ma vie ; il me semble que chacune des bonnes pensées qu'ils ont fait naître et qu'ils feront naître encore, sera un *avocat* pour moi auprès du bon Dieu."

***

Amis inconnus, que la lecture des *Paillettes* unit par la prière et par le zèle, semons, semons de bonnes pensées, nous récolterons des mérites !

II

ARRÊTE ! LE COEUR DE JÉSUS EST LA !

C'est la devise gravée tout autour d'une image du Sacré Cœur de Jésus sur le drapeau et sur la poitrine des Zouaves Pontificaux et des soldats Bretons.

Qui donc inspira cette parole qui laisse tant de fermeté sur le front et sur le visage tant de sérénité ?

On dit que c'est une mère.

Elle bénissait son fils, qui, agenouillé devant elle, allait partir pour défendre Pie IX, et, courageuse mais émue, elle lui disait le dernier adieu, en passant à son cou une médaille du *Sacré Cœur ;* tout à coup elle s'arrête tremblante... une vision de sang passe peut-être devant ses yeux... puis, elle s'écrie avec un accent inspiré : *Arrête ! le Cœur de Jésus est là !*

Et son visage reprend son calme ; elle embrasse son fils : *Pars*, lui dit-elle, *je suis rassurée !*

ARRÊTE ! LE CŒUR DE JÉSUS EST LA !

Elle sera ma devise à moi aussi soldat de J.-C. cette éloquente parole et je la graverai sur ma table de travail et dans la salle où s'accomplit mon labeur de chaque jour ; et si la *nonchalance*, *l'oisiveté*, *l'amour-propre ou la révolte* venaient s'asseoir près de moi, mes lèvres la murmureraient comme un appel à la vigilance et au courage !

ARRÊTE ! LE CŒUR DE JÉSUS EST LA !

Je la graverai cette devise sur le prie-Dieu où je m'agenouille le matin et le soir, pour faire ma prière et aux heures où je sens mon courage faiblir ; et si le démon venait m'entourer d'ennui, s'il essayait d'envelopper ma foi d'un nuage en glissant dans mon âme une pensée de défiance, il reculerait en la lisant près de l'image de mon Crucifix.

ARRÊTE ! LE CŒUR DE JÉSUS EST LA !

Je la graverai cette devise sur mes vêtements et je la placerai tout près de mon cœur : et si *la sensualité, si l'égoïsme, la haine ou la vengeance* voulaient pénétrer dans ce sanctuaire où Jésus seul est le maître, ces vices fuiraient épouvantés et confus.

ARRÊTE ! LE CŒUR DE JÉSUS EST LA !

Je la graverai cette devise sur la porte de la chambre où je repose la nuit ; et si à la faveur des ténèbres, le démon glissait près de ma couche, elle brillerait foudroyante, comme autrefois brillait *le nom de Dieu* que présentait aux regards de ce révolté, l'archange S. Michel !

***

Oh ! comme elle repose en paix, comme elle marche calme, paisible, comme elle combat forte et invincible, comme elle souffre courageuse et méritante l'âme qui se sent protégée par le Cœur de Jésus ?

Le Cœur de Jésus c'est l'amour qui veille — c'est l'amour qui défend — c'est l'amour qui donne — c'est l'amour qui guérit !

***

LE CŒUR DE JÉSUS C'EST L'AMOUR QUI VEILLE.

L'œil du Seigneur est toujours ouvert sur le juste.

Dieu veut voir *tout ce que l'on fait* à son enfant ; il veut entendre *tout ce qu'on dit* de son enfant, il veut être prêt *à toute heure* à le secourir.

Il est là, ce regard de Dieu, toujours ouvert sur moi ; il ne me *poursuit* pas pour m'effrayer ; il me *suit*, doux, aimant, paternel, pour m'encourager, m'animer, m'exciter.

Au milieu de la foule qui m'oublie ou me méprise, je sens que je ne suis pas abandonné et cette conviction intime et

profonde me soutient, me fortifie, me laisse joyeux ;

Dans le silence et l'obscurité de la nuit, je comprends qu'il y a un rayon lumineux qui tombe jusqu'à mon âme et ne la laisse jamais dans cette angoisse que procurent les ténèbres ;

Dans l'accomplissement de mon devoir, je sens qu'il y a près de moi, invisible à tous, mais visible à mon amour, *quelqu'un* qui vient à mon aide, m'inspire, m'encourage et ne me demande pour tout ce qu'il fait pour moi que *fidélité et application*...

Oh ! si je savais aimer, comme je saurais mieux comprendre !

***

LE CŒUR DE JÉSUS C'EST L'AMOUR QUI DÉFEND.

Tu ne le vois pas, ô mon âme, et il est autour de toi, t'enveloppant de son affection comme d'un bouclier,—te couvrant de son amour comme la poule couvre de ses ailes ses petits bien-aimés.

Marche, marche sans crainte dans la vie, tu n'es pas seule, et celui qui est avec toi s'appelle *le Dieu Fort*, *le Dieu Tout-Puissant !*

Si tu hésites, jette un regard sur tes années écoulées.

Qu'ils étaient nombreux, ceux qui marchaient à tes côtés au début de la vie ; ils sont restés le long du chemin effrayés par les renoncements de l'Evangile ou attirés par les joies coupables... et toi, tu continues ta marche vers l'éternité bienheureuse ; qui t'a soutenue contre le découragement ?

Qu'ils étaient nombreux encore, ceux qui plus tard, dans l'ardeur de la jeunesse, travaillaient avec toi ?... Ils sont tombés vaincus par le respect humain ou par les plaisirs du monde, et toi, tu continues en paix les bons combats du Seigneur... qui t'a soutenue contre ces attaques incessantes ? — Marche, n'aie pas peur !

O vigilance de la mère autour du berceau de son petit enfant ! O sollicitude du père dirigeant son fils à travers la foule tumultueuse ! O soins assidus de l'ami se dévouant pour protéger son ami !

***

LE CŒUR DE JÉSUS C'EST L'AMOUR QUI DONNE.

C'est lui qui chaque jour vient me dire : *Demande, mon enfant, demande, je te donnerai ;* lui, qui se plaint avec un accent de regret qui m'émeut : *mais, mon enfant, tu ne m'as encore rien demandé ;* lui, qui me voyant quelquefois découragé par un retard, me répète : *Demande encore, crie, importune ;*

Lui, qui malgré mon indifférence me donne à chaque instant quelque grâce nouvelle ;

Cette *parole encourageante* qui m'a été dite ce matin, alors que mon courage défaillait, c'est Jésus qui l'a inspirée ;

Cette *joie* à laquelle je ne m'attendais pas, c'est Jésus qui me l'a procurée ;

Cette personne qui m'a accueilli avec bienveillance alors que je redoutais un air froid et repoussant, c'est Jésus qui l'a rendue bonne pour moi ;

Cette *contrariété* qui m'a empêché de faire ce que je voulais et qui, je l'ai compris plus tard, m'a évité une humiliation, c'est Jésus qui l'a suscitée ;

Cette *peine* que j'ai supportée avec résignation, c'est Jésus qui me l'a envoyée pour me faire mériter.....

Oh ! si je savais aimer, comme je saurais mieux comprendre !

***

LE CŒUR DE JÉSUS C'EST L'AMOUR QUI GUÉRIT.

Il suffit à l'âme d'être dans la souffrance pour que Jésus vienne en quelque sorte *plus près* d'elle.

Il écoute, comme une mère vigilante, tous les cris qui partent de la terre ; et pour son cœur aimant, ce n'est pas seulement la voix qui *crie*, c'est toute douleur, toute souffrance, toute épreuve—et Jésus accourt, bienveillant, tendre, compatissant ; il *ne guérit* pas toujours—la douleur a sa mission elle aussi—mais il console, il encourage toujours.

Il écoute encore *le trouble* et *le remords* de l'âme coupable, et près de cette âme qui est *dans le péché* il accourt avec plus de sollicitude et d'amour peut-être...

Il panse sans doute les plaies du Samaritain, mais voyez-vous comme il court après la brebis égarée, comme il met en mouvement la création toute entière pour ramener l'âme coupable.

Il la met en rapports plus faciles avec

un prêtre, qui, ce jour-là, aura un regard plus bienveillant et un sourire plus paternel ;

Il lui donne des grâces plus entraînantes, des remords qui lui font peur ; il lui fait savoir des exemples de mort subite qui l'effraient ;

Il met sous sa main une page attrayante qui a une pensée spéciale pour elle...

O amour ! O amour de Jésus !

Oh ! si je savais aimer, comme je saurais mieux comprendre !

III

Recette pour être aimable.

Être aimable c'est posséder à la fois un *attrait* qui *tire* à soi le cœur des autres et un *lien* qui attache ce cœur à notre cœur.

De là, naît *l'amitié*, cette douce vertu qui réunissant les forces de deux âmes les rend toutes deux plus courageuses, plus constantes, moins sensibles aux contrariétés et plus actives dans la recherche et la pratique de la vertu.

Qu'est ce qui rend aimable ?

Est-ce la beauté? Non; une personne qui n'est *que jolie*, sera attrayante sans doute, mais... peu de temps ; et pour peu que, sous cette enveloppe charmante, je découvre un cœur sec, un esprit romanesque, une âme susceptible ou vaniteuse je m'éloigne—Il faut autre chose pour attacher le cœur.

***

Est-ce la toilette élégante? Non ; il y aura là encore un charme pour le regard, si la mise est simple, fraîche, de bon goût ; mais si j'aperçois l'intention de plaire, et de m'arracher un éloge flatteur, ce charme durera peu—Il faut autre chose pour attacher le cœur.

***

Est-ce la science? Non ; si elle est seule et si surtout elle est renfermée dans une intelligence orgueilleuse, pédante ou dédaigneuse, elle me repoussera au lieu de m'attirer... parce qu'elle me fera rougir de mon ignorance—Il faut autre chose que la science pour attacher le cœur.

***

Est ce la vertu en général? Non; encore si elle n'a pas su comme le lui recommande St. Paul *se faire toute à tous.*

Sans doute, il est impossible *sans la vertu* d'être *longtemps et parfaitement aimable*, mais il ne faudrait pas conclure de là, que la vertu est aimable sous quelque forme qu'elle se présente.

Si la personne qui vit avec moi a besoin que je lui dise à chaque instant:

" Ne soyez pas si raide et ayez le cœur un peu plus compatissant:

Soyez plus douce, plus tolérante pour mes pauvres défauts que je m'efforce bien de corriger, mais qui repoussent toujours;

N'ayez pas l'œil si perçant pour découvrir ce que je fais de mal et me faire sentir que je suis moins vertueux que vous."

Non, elle ne m'attirera jamais à elle ni au bon Dieu.—Il faut autre chose pour attacher mon cœur.

***

Voici la *personne aimable* à laquelle je veux ressembler:

Elle cherche à deviner mes goûts, mes intentions, mes désirs, mes répugnances, à se faire *un peu moi.*

Si ma volonté n'est pas dirigée par la raison, elle sourit doucement et attend avec calme un second désir qui se modifie toujours sous sa douce influence.

Elle ne me parle jamais brusquement; son ton n'est pas impérieux, sa parole ne froisse pas, sa réponse n'est pas piquante.

Elle ne me contredit jamais directement; jamais le sourire de la moquerie ne vient me faire comprendre que j'ai dit une sottise ou commis une étourderie.

Elle cherche à me plaire par son dévouement en actions plutôt qu'en paroles, —elle répare, à mon insu, mes oublis, mes fautes, mes négligences.

Elle met de l'ordre partout; elle est pour ce qui m'entoure, ce qu'est le printemps pour la nature; elle est pour mon cœur, ce qu'est le parfum et la douce chaleur pour mes sens.

Elle me supporte sans me le laisser voir; elle me fait croire non pas que *je suis parfait*, mais que je le deviens....

***

Comment ne pas aimer une telle personne ? non seulement elle embellit mon existence, mais elle rectifie mon caractère, elle forme mon cœur et vient en aide à la grâce pour sanctifier ma vie.

Et si dans le secret de mon âme, je cherche à me rendre compte de ce qui lui donne son amabilité, je découvre :

" La bonté qui la rend prévoyante ; "

" L'amour du devoir qui la rend dévouée ; "

" La piété qui l'empêche de faiblir, et lui donne du tact ; "

" La charité de Jésus-Christ qui lui dit d'aimer toujours."

IV

Les anges du foyer.

III

L'ANGE DES PETITES ATTENTIONS

C'est le frère bien-aimé de l'*ange des petits sacrifices* ; sa mission est peut-être moins méritoire parce qu'elle exige moins de renoncement, mais elle est plus aimable.

Il ne se cache pas avec cette mystérieuse discrétion qui donne à l'*ange des pe-*

tits sacrifices un charme particulier ; non, il ne pense pas même à se cacher, ce qu'il fait lui est si naturel et lui paraît si peu de chose !

Il pénètre partout ; on sent qu'il a passé dans cet appartement, dans cette chambre, à une certaine grâce qui charme et fait sourire ;

Il est à tous ; et le père et la mère, les grands parents surtout, et la petite sœur mutine et le frère étourdi et les domestiques même, tous disent en le regardant, *Que nous sommes donc heureux ici !*

***

L'ange des *petites attentions* pense toujours au bien-être des autres ; quelqu'un disait de lui en souriant : *Sa vie est celle de l'oiseau continuellement occupé à bâtir un nid moelleux pour ses petits.*

Sa préoccupation de tous les jours est celle-ci : *Comment rendrai-je heureux ceux que j'aime ?*

***

En accomplissant son devoir, il ne se demande pas : *De quelle manière me sera-t-il plus facile ?* mais : *Quelle est la manière qui plaira le plus aux autres ?*

Un objet curieux, un livre rare, une gravure de prix, une fleur nouvelle lui sont-ils présentés : *Oh !* dit-il par instinct, *que ma mère sera contente !* et il se les procure pour elle.

***

Pas de chambre plus fraîche que celle de sa mère ou de sa sœur ; pas de cabinet de travail mieux en ordre que celui de son père ; pas de maison qui montre avec plus de grâce, de goût et de tact ces mille petits riens qui entretiennent la joie et le bien-être.

Son petit frère ne demande jamais qui a placé là, pour lui, ces jolies images ; sa mère ne demande pas qui a renouvelé ces fleurs, qui a mis en ordre cette chambre ?

Un sourire à l'*ange des petites attentions* lui dit tout bas : *Que tu es bon !*

***

Il a étudié les habitudes de ceux qu'il aime et il évite de les heurter.

Ce que des étrangers ou des cœurs moins bienveillants appellent des *manies*, lui, dans sa bonté, l'appelle *besoins*, et il

se garde bien d'en montrer le ridicule ou la petitesse.

***

Que de charmants détails nous pourrions raconter !

Un père de famille disait à une supérieure de Pensionnat : " Qu'avez-vous donc fait à ma fille ? elle a tellement l'art de nous charmer que *je ne puis plus me fâcher* depuis qu'elle est avec nous."

Ce qu'on lui avait fait ? On lui avait mis dans le cœur *la piété et le dévouement* et on lui avait dit tout bas : *Soyez l'ange des petites attentions.*

***

" Je sens que je ne suis pas toujours aimable, écrivait un autre père, mais ma fille sait que mes rêveries se dissipent devant quelque attention aimable et elle en a toujours une ou plusieurs en réserve.

" Il y a entre elle et sa mère une charmante émulation de prévenances ; je suis assuré de n'avoir jamais à demander ces mille petites choses qui font tant pour le bonheur domestique. Elles pensent à tout ; elles devinent tout."

***

Ce rôle si doux d'*ange des petites attentions* est le vôtre, jeunes filles !

V

Un *bon avis* est plus précieux qu'une pièce d'or ; une parole tendre, une larme, une prière est plus précieuse qu'*un bon avis.*

VI

On lit dans les *Annales de la Propagation de la Foi* que lorqu'un chrétien malade est sur le point de mourir et que le missionnaire qui l'a baptisé s'en est allé vers des plages inconnues, les amis du moribond tracent sur des feuilles volantes, qui ont une forme et une couleur déterminées, les paroles suivantes :

" Un homme se meurt à la presqu'île du fleuve ; viens, père, lui donner la bénédiction qui ouvre le ciel ! "

Et des émissaires s'en vont dans toutes les directions, jeter ces feuilles légères au vent qui souffle, à l'onde qui coule, les confiant ainsi à la Providence qui

toujours en fait parvenir quelqu'une sous le regard de la *robe noire*.

***

Allez, vous aussi *petites Paillettes*, allez, portées par le zèle et par l'amitié, jeter le cri d'alarme auprès de quelques âmes pieuses ; dites-leur qu'*une autre âme*, à cette heure, une de leurs sœurs, fille comme elles de J.-C. est sur le point de *tomber dans le péché !*

Dites-leur de crier :

" Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez votre grâce à l'âme qui va vous offenser !

***

Oh la belle mission que celle d'empêcher, par la prière, un péché mortel et de retenir au bord de l'abîme une pauvre âme qui pour toujours, peut-être, allait se séparer de vous, mon Dieu !

Et il se commet à toute heure des péchés mortels ! Et à toute heure Dieu est blasphémé ! Et à toute heure Dieu perd une âme !

Et il ne faudrait à quelques-unes de ces âmes, qu'*une grâce de plus* qu'elles

n'ont pas méritée et qu'*une prière* peut leur obtenir !

" Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez votre grâce à l'âme qui va vous offenser ! "

VII

—Je m'ennuie ! je m'ennuie ! sauvez-moi de l'*ennui !* Sans goût pour la prière, sans activité pour le travail, sans force pour la souffrance, je me sens anéantie ; sauvez-moi !

—Je sais un remède infaillible : *mettez une bonne action à côté de vos ennuis ; elle les dévorera.*

—Une bonne action ! j'en suis incapable !

—Quoi ! vous ne pouvez pas même vous tenir debout et marcher ! Est-ce que vous ne connaissez pas, dans votre village, une maison délabrée où gît sur un grabat, un vieillard paralytique ? traînez-vous jusqu'à lui, et assise près de son chevet, tenez lui compagnie quelques minutes, laissant tomber dans son âme un mot de consolation et d'espérance !

Vous qui habitez une ville, ne savez-vous pas le *chemin de l'hôpital*, que dans

leur foi naïve, nos aïeux appelaient le *restaurant des cœurs malades* ?

Parcourez lentement ces salles de la douleur et de l'expiation ; écoutez les plaintes de ces pauvres abandonnés et, en leur serrant les mains, dites-leur : *Priez pour moi !*

***

On a perdu l'usage d'aller visiter les hôpitaux, sous le futile prétexte de contagion et d'atmosphère pestilentielle, comme si l'air échauffé d'une salle de théâtre ou de bal n'était pas plus nuisible !

Une visite à l'hôpital n'a *jamais* rendu le corps plus malade ; elle a *toujours* élevé l'âme, rasséréné l'esprit et apaisé le cœur !

VIII

S. Louis de Gonzague, au moment d'assister à une instruction qu'il avait vivement désiré d'entendre, fut appelé par un visiteur qu'on lui dépeignait comme importun et qu'on lui conseillait d'éviter.

—" Non, dit-il ; au sermon j'irais apprendre *à me vaincre*, ici je puis tout de suite mettre en pratique cet empire sur moi-même."

XI

—A quoi pensez-vous ? disait-on à un savant que sur son lit de mort la grâce avait rapproché de Dieu.

— Je pense, dit-il d'une voix émue, que *l'Enfer est plein de talents, et le Ciel plein de vertus.*

X.

La sensibilité n'est pas une vertu...Malheureusement beaucoup de femmes le croient et parce qu'elles sont *sensibles*, elles se disent *vertueuses*.

La sensibilité peut être un *charme* dans le commèrce de la vie ; une vertu, *jamais*.

Elle devient même souvent un mal, parce qu'elle entraine à la négligence des devoirs de tous les jours, en favorisant la *paresse* qui nous est si naturelle à tous.

***

On trouve plus facile de se livrer à ses souvenirs, de s'enfermer dans sa cham-

bre pour pleurer à l'aise, que de s'occuper des soins vulgaires du ménage ;

On trouve plus doux de s'entretenir toute seule de longues heures dans l'inaction, revoyant dans son esprit une injustice reçue, un air maussade qu'on a subi, que de chercher par un acte de bonté à attirer le regard bienveillant qu'on ne nous a pas donné, ou le *merci* qu'on a oublié de nous faire entendre.

***

La sensibilité flatte l'amour propre parce qu'elle donne la réputation d'avoir un *bon cœur*... Et elle nous fait confondre la tendresse avec la mollesse, la délicatesse avec la susceptibilité et nous fait appeler affection ce qui n'est souvent que manque d'énergie ou même sensualité.

***

Le cœur *bon* est toujours fort ; il souffre, mais il cache ses larmes et se console en se dévouant ;

Le cœur *sensible* souffre lui aussi, mais il s'affaisse, se retire, se concentre et n'a plus la force d'agir.

***

Le cœur *délicat* sent vivement, mais se garde bien de faire connaître sa douloureuse impression.... Et après s'être courbé un instant, il se relève souriant et courageux ;

Le cœur *sensible* sent comme le cœur délicat, mais il semble exiger que tout le monde souffre avec lui, et ne se relève qu'après de longues journées de souffrances et de bouderies.

***

Une femme courageuse fut surprise, les yeux pleins de larmes, par une de ses nièces qui avait amené près d'elle, pour les récréer, une joyeuse bande d'enfants.

— Qu'avez-vous, ma tante ?

— Ce que j'ai, mon enfant, dit-elle en l'embrassant avec affection, ce que j'ai là, vois-tu, sur le cœur, c'est le coup qui a tué mon fils à pareil jour !

— Oh ! ma tante, c'est donc son anniversaire aujourd'hui ? si vous nous l'aviez dit, nous ne vous eussions pas fatiguée de notre gaîté.

— A Dieu ne plaise que je vous fasse porter le poids qui m'accable ; ce serait

une injustice. Pauvres enfants ! parce que je suis triste, ne faut-il pas que vous vous amusiez ?

— Et puis, vous passez un pareil jour à faire tout votre travail ordinaire ?

— Mais, mon enfant, remplir les devoirs de mon état n'est-ce pas ce que je puis faire de mieux pour fléchir le bon Dieu et être sûre d'avoir un peu de consolation ?

Vois-tu, mon enfant, "quand Dieu nous envoie une croix, il veut que nous la portions sans faiblir à aucun de nos devoirs, quelque petits qu'ils soient."

" Négliger son devoir c'est se plaindre de Dieu... ou le bouder."

XI.

Un religieux parlait d'un sacrifice qu'on avait exigé de lui au début de sa vie religieuse et qui lui avait bien coûté.

— Vous n'avez pas un peu murmuré ?

— Eh ! comment l'aurais-je pu ? répondit-il ; mon supérieur qui savait la répugnance que je devais éprouver, choisit pour me le demander, juste le moment où je venais de faire la sainte communion.

Peut-on dire *non*, quand on a Jésus dans le cœur ?

XII.

" Une des fonctions les plus importantes ici-bas consiste *à être charmant*.

Et la grande mission de la femme surtout consiste à faire fleurir des vertus en cultivant des félicités."

Semez donc des *joies* dans les âmes, vous qui désirez voir grandir des vertus;

Avant de vouloir rendre *saints* ceux que vous aimez et que vous craignez de ne pas retrouver auprès de Dieu, rendez-les *contents*.

Rien ne prépare l'âme à la grâce de Dieu, comme le *bonheur* que nous lui donnons, Dieu seul s'est réservé de convertir par la *souffrance et le malheur*.

XIII.

— " Avez-vous remarqué, disait à son maître, bon curé de village, la domestique qui le servait,—avez-vous remarqué la tenue de cet homme à l'église, l'air ennuyé de cet autre, la dissipation de....

— Oui, oui, j'ai vu, j'ai remarqué, interrompit le pieux prêtre avec un calme sourire, et j'ai tâché d'être aujourd'hui plus fervent que d'habitude, afin que le bon Dieu attentif à ma prière, s'aperçût

un peu moins des fautes de ces pauvres enfants."

Voilà ce que font *les bons cœurs* à la vue des faiblesses de leur prochain.

XIV.

Etre utile! C'est bien beau devant Dieu et devant la conscience; c'est surtout bien bon pour le cœur!

Si *être aimable* et *être aimé* n'étaient pas utile aux autres pour leur rendre la vie plus douce, on ne chercherait jamais à être *aimable*, on se contenterait d'être *utile*.

***

Se sentir—au milieu de la petite famille où l'on passe laborieusement sa vie—presque indispensable au bien-être de tous, pouvoir se dire tout bas:

" C'est par moi que ceux que j'aime sont heureux;

" On les loue, on les estime, et c'est moi qui suis la cause de cette gloire qui leur revient;

" Ils sont contents d'eux-mêmes, ils s'imaginent travailler beaucoup, avoir du succès, et ce travail et ce succès c'est

moi qui en fournis les éléments ; c'est moi qui, en parlant bien d'eux, en les louant à propos, en faisant ressortir leurs bonnes qualités, en cachant leurs défauts, c'est moi qui suis cause que tout leur réussit."

Quelle douce pensée, alors surtout que ce travail d'*utilité* s'accomplit doucement, à petit bruit, sous le seul regard de Dieu, qu'il ne paraît pas, et qu'aux yeux de tous, on ne semble pas faire autrement que les autres !

Quelle jouissance pour le cœur et, pour l'éternité, quelle moisson de mérites !

Mon Dieu ! oh ! laissez-moi ajouter à ma prière de tous les jours cette petite prière si peu connue : *Que je sois utile à quelqu'un aujourd'hui !*

***

Mais pour être heureux de ce dévouement accompli dans l'ombre, et pour le continuer longtemps, il faut beaucoup de vertu ; c'est-à-dire, dans le sens le plus pratique de ce mot : " la pensée habituelle de Dieu qui tient lieu de tout et en vue de qui on agit," parce que, hélas ! la pensée de *faire du bien* n'est pas assez forte, par elle-même, pour nous soutenir,

et que nous aspirons tous à être *un peu appréciés.*

***

Ce qui quelquefois bouleverse de pauvres cœurs dévoués et, pour longtemps, paralyse leur ardeur, c'est qu'ils cherchent trop, sans s'en douter, à savoir si on comprend leur dévouement.

On leur a trop fait entendre que le " dévouement trouve toujours sa récompense sur la terre," et ne la recevant pas, cette récompense, telle qu'ils l'avaient rêvée, ils se disent : *Je perds mon temps !*

***

Relevez-vous, pauvres cœurs ; recommencez à sourire et à vous donner. Si les hommes ne vous paient pas ou par oubli ou par impuissance ou par insouciance, tant mieux ! Dieu vous paiera là-haut ; et ne vaut-il pas mieux la récompense de Dieu que celle des hommes ?

***

Etre utile ne s'apprend pas. C'est une *passion toute divine* qui vient dans le cœur par une grâce spéciale, et qui pousse moins " à faire " qu'à " rester uni à Dieu

et à vouloir en quelque sorte venir en aide à Dieu dans le soin qu'il prend des autres."

Puis, il y a tant de manières d'être utile.

Vous êtes utile, vous, qui par amour de l'ordre et dans la pensée de rendre tout le monde content, veillez minutieusement à ce que rien ne soit hors de sa place, qu'aucune chose ne se détériore, que tout resplendisse de propreté ;

Vous êtes *utile*, vous, que la maladie tient enchainée et qui restez patiente, résignée, priant pour les personnes qui font le travail que vous devriez faire ;

Vous êtes *utile*, vous à qui on ne laisse rien faire parce qu'on doute de votre habileté, vous qu'on rebute, à qui on donne les emplois les plus contraires à votre aptitude et qui vous taisez, humble et souriante.

***

De vous toutes, chères âmes, quelle est la plus utile et la plus heureuse ? Celle qui est *la plus unie à Dieu.*

XV.

" Faites bien aujourd'hui ce petit peu que la Providence vous demande actuellement," écrit l'aimable St. François de Sales, " et demain, qui pour nous s'appellera encore aujourd'hui, nous verrons ce qu'il sera nécessaire d'entreprendre."

Oh ! laissons donc toute préoccupation ; rendons bien belle cette *minute de maintenant* que le bon Dieu nous donne à embellir ; après celle-là, une autre ; puis une autre... c'est si tôt passé une minute, c'est si facile à embellir !

Quoi, mon Dieu ! c'est avec des minutes que vous me permettez d'acheter le Ciel ! que vous êtes bon !

XVI.

L'Apostolat en Famille.

I.

Une femme chrétienne priait, un soir, toute en larmes devant son crucifix ; sa fille la surprit, et se jetant à son cou, lui dit avec cet accent du cœur qui sait si bien consoler :

— Vous souffrez, ma mère, oh ! dites qu'avez-vous ?

— Ma fille, répondit tristement la mère, prie pour ton frère.

— Il ne vous aimerait plus ?

— Je crois bien qu'il m'aime encore, mais il n'aime plus le bon Dieu ; et tu le sais, mon enfant, quand l'amour de Dieu est chassé d'un cœur, l'amour de la famille et du devoir s'en vont bien vite.

***

La jeune fille, seule dans sa petite chambre, pria longtemps avant de se coucher.

Le lendemain, le bon Dieu fit tomber entre ses mains un de ces livres qui, missionnaires modestes s'en vont sur les ailes des anges, semer de bonnes paroles.

Elle y rencontra quelques pages qui furent pour elle comme une révélation ; et, prenant une plume, elle écrivit, d'après ce qu'elle venait de lire, les lignes suivantes :

Petites questions auxquelles je prie mon frère de répondre ce soir.

Comment se fait-il que mon frère si reconnaissant pour la moindre petite attention de sa sœur, si prévenant pour

lui faire plaisir, si ingénieux à trouver, pour elle, une parole gracieuse et un remercîment affectueux—oublie si facilement le bon Dieu à qui il doit une mère aimante, une aisance qui le met à l'abri du besoin, une santé qui lui permet de jouir de la vie et qu'il ne lui dit jamais un *merci*, pas même une petite prière ni à son réveil ni à la fin de la journée?

Mon frère deviendrait-il *un ingrat* ?

***

Comment se fait-il que mon frère si exact à remplir ses obligations, si ponctuel à son travail, si soumis à ceux qui peuvent lui donner de l'avancement—viole avec tant d'indifférence les lois formelles de Dieu et celles de l'Eglise, laisse sa mère et sa sœur aller seules le dimanche à la messe, et seules à la sainte Table ? Il sait cependant qu'il y a un ordre exprès de pratiquer ces actes religieux, et il n'a pas oublié que plusieurs fois il a renouvelé publiquement les promesses qu'on a faites pour lui au baptême:

Mon frère deviendrait il *un révolté?*

***

Comment se fait-il que mon frère qui a reçu une éducation chrétienne, qui n'a pas perdu la foi, qui comprend tout ce qu'il doit à Dieu et à son Eglise, qui prouverait au besoin la légitimité des commandements qu'ils ont prescrits— n'ose plus extérieurement faire aucun signe de religion, même un simple signe de la croix—laisse attaquer devant lui Dieu, l'Eglise, les prêtres sans oser arrêter une attaque qu'il sait injuste et mensongère ?

Mon frère deviendrait-il *un lâche ?*

*

Comment se fait-il que mon frère si prudent devant sa sœur, si fier de la savoir candide et pure ; qui impose silence avec tant d'énergie aux paroles un peu libres prononcées devant elle — lise en cachette, loin des yeux de sa mère, des livres qu'il ne voudrait pas laisser lire à sa sœur, fréquente une société qu'il interdirait à sa sœur et qu'il essaie de cacher à sa mère ?

Mon frère deviendrait-il *un hypocrite ?*

*

Comment se fait-il enfin, que mon frère si aimant pour sa mère, si tendre pour sa sœur, si heureux autrefois de vivre auprès d'elles — semble, par moments, fuir les caresses de sa mère, baisse quelquefois les yeux devant sa sœur, se plaît, le soir, loin du foyer de la famille, montre de l'impatience et de l'ennui quand un accident le retient près de nous?

Mon frère deviendrait-il *oublieux?*

Mon frère! mon frère! réponds à ta sœur!"

***

Et la jeune fille se mit quelques minutes à genoux devant l'image de la sainte Vierge qu'elle avait dans sa chambre, lui présentant cette petite feuille comme pour lui demander de la *bénir,* puis elle fut la déposer sur la table de travail de son frère.

***

Avant le repas du soir qui les réunis sait tous les trois, la mère, le frère et la sœur, la jeune apôtre attendait anxieuse près la porte du salon...

Le frère entre, il court à elle, et les

yeux pleins de larmes, prend dans ses deux mains les mains de sa sœur, et l'embrassant avec effusion : Ma sœur, lui dit-il, je viens te donner une réponse : "Avant de nous séparer nous ferons tous ensemble la prière du soir."

***

Mères et sœurs attristées, ne savez-vous pas un cœur que le vice n'a pas encore gâté et à qui ces lignes pourraient faire du bien ?

XVII.

Les démons du foyer.

I.

ON DIT.

Pourquoi ces deux petits mots sous ce titre presque effrayant de démons du foyer ?

Cacheraient-ils un *esprit mauvais* sous leurs lettres insignifiantes ?

Oui, peut-être.

L'abbé Allemand, ce serviteur de Dieu si expérimenté pour la préservation de la jeunesse, disait aux jeunes gens qui sor-

taient le soir : " Méfiez-vous ; il y a un démon caché sous chacune des feuilles de tous les arbres."

Il est des mots aussi dans lesquels un démon semble s'être réellement caché, tant ils font du mal sous leur apparente bonhomie.

***

Ecoutez comme ceux que nous venons d'écrire ont été flagellés par la plume spirituelle d'une femme du monde :

Il existe deux mots *si courts* qu'ils sont prononcés avant que la réflexion ait eu le temps de les réprimer ;

Si légers qu'ils voltigent de bouche en bouche sans qu'on sache même sur quelles lèvres ils se sont reposés :

Si puissants qu'ils justifient la médisance, autorisent la calomnie, rassurent les consciences les plus timorées, font circuler sans que personne puisse les arrêter, les propos qui détruisent les réputations et préparent la ruine et le désespoir des familles ;

Si méchants qu'ils ravissent à la jeunesse ses joies, à la vieillesse sa dignité et son repos, aux cœurs aimants leur

naïve confiance, presque à tous une partie de leur bonheur;

Si aimés qu'ils ont accès dans toutes les maisons, qu'aucune réunion ne peut se passer d'eux, qu'on les retrouve là même d'où il semblerait que leur méchanceté devrait les faire chasser;

Si spirituels qu'ils animent la conversation, développent les intelligences les plus obtuses, fournissent des sujets de causeries interminables aux personnes les plus taciturnes.

Ils s'appellent: *On dit.*

***

On dit sert de masque à un spectre de la famille de ces fantômes d'autrefois qui venaient, la nuit, troubler le sommeil et sucer le sang des malheureux qu'ils choisissaient pour victimes.

Ce n'est pas *le sang* qu'il suce, ce monstre caché sous ces deux mots *On dit*, c'est l'*honneur*.

***

Qu'il se présente sous sa forme vraie: *un tel a fait telle chose*... Il sera repoussé par tout ce qui est honnête, et s'il est écouté ce sera dans l'ombre parce qu'on

pourrait lui demander raison de sa calomnie.

Mais, sous son masque *On dit*, pourquoi se cacherait-il ?

Qui est responsable ? qui, le premier, a fait cette révélation qui tue ? nul ne le sait.

***

Ne pourrait-on pas le conjurer ce terrible et infatigable démon du foyer ?

On le pourrait, si le mensonge, la malveillance, la haine, les petites rancunes de la vanité, étaient remplacés dans le cœur humain par la vérité, la justice, la bonté, l'amour du prochain...

Mais hélas ! ce temps heureux ne viendra jamais, et jusqu'à la fin du monde, le démon de la médisance et de la calomnie règnera caché sous son masque perfide : *On dit.*

***

Ce qui est possible c'est de ne *jamais l'accueillir.*

Réunissez-vous, cœurs honnêtes et loyaux, et, tous ensemble, proposez-vous :

1° De ne prononcer jamais cè mot hypocrite *On dit*, dans la pensée qu'il cache peut-être le déshonneur d'une famille ;

2° D'arrêter dès le début la personne qui le prononcera, et de lui demander simplement quel est ce mystérieux personnage *On?*

3° De ne jamais ajouter foi à ce qui vous sera raconté par ce messager *On dit*, qui fait profession de mentir et de rire tout bas des dupes auxquelles il a fait accroire ses mensonges.

XVIII.

Les Petits Métiers.

Ne méprisez pas les *petits métiers ;* c'est le gagne-pain de ceux à qui le bon Dieu n'a donné ni la puissance de l'intelligence, ni la force des membres, ni l'abondance de la fortune.

Pauvres et faibles, ils passent sur la terre gagnant petitement leur pain de chaque jour ; et, le soir, ils s'endorment joyeux, "ils n'ont manqué de rien et ils ont pu encore être utiles à quelqu'un.'

Ne méprisez pas les *petits métiers.* Quelque petit qu'il soit, le métier fait toujours vivre celui qui l'exerce avec amour.

***

Il est aussi de *petits métiers* qui font vivre quelques âmes timides, donnant à chacune sa part de joie sur la terre, mais surtout lui procurant au Ciel — sans qu'elle s'en doute—de larges bénéfices.

Craintives et délicates, ces âmes n'ont reçu de Dieu ni l'entrain, ni le savoir-faire, ni l'éclat qui conduisent au succès ; elles n'ont que beaucoup d'amour ;

Et comme elles n'osent pas se produire et que peu de personnes viennent à elles, elles s'acheminent tristement vers le Ciel, murmurant tout bas au bon Dieu, avec un sentiment non pas de reproche mais de regret : *Pourquoi me laissez-vous inutile ?*

***

Chères petites âmes du bon Dieu, dont les souffrances ne me sont pas inconnues, vous qui sentez avec tant d'ardeur le bonheur du dévouement et qui ne pouvez pas vous dévouer parce que les occasions semblent s'éloigner de vous, vous qui essayez si souvent de vous donner et qui êtes subitement arrêtées par votre timidité et par la crainte de n'être pas acceptées—c'est pour vous que j'ai recueilli ces *petits métiers* qui vous permettront,

tout en restant dans l'ombre, le silence et l'oubli, de goûter les joies d'un dévouement connu de Dieu seul et d'une bienfaisance d'autant plus douce au cœur qui la répand, que personne ne pense à le remercier.

I.

L'ENTREMETTEUR DES CŒURS.

Ce petit métier consiste à ne pas souffrir que, dans une famille ou dans une communauté, deux personnes restent longtemps *brouillées*.

Il semble que tendre la main à un ami froissé et que lui dire simplement, avec ce sourire de l'amitié qui épanouit les lèvres et le regard : *Aimons-nous comme auparavant*, est chose toute naturelle ; non.

Le cœur froissé se ferme, se retire, se replie sur lui-même, s'exagère les torts de son ami et ses propres torts et reste éloigné.... Il voudrait *commencer*, il ne peut pas !

Oh ! si une avance lui était faite !

Cette avance, faites-la, vous qui acceptez le doux métier *d'entremetteur des cœurs*.

Allez de l'un à l'autre—portez un simple bonjour—dites à cet ami froissé que vous avez vu son ami triste.

Y a-t-il une réparation à faire, un pardon à demander? Chargez-vous en—ménagez une entrevue — faites sourire — faites pleurer—ne vous lassez pas jusqu'à ce que vous ayez rétabli l'union entre ces deux cœurs.

Et puis, rentrez doucement dans votre vie ordinaire comme si vous n'aviez rien fait, attendant une nouvelle occasion d'être utile.

Oh ! comme le bon Dieu comptera vos pas et vos paroles !

XIX.

" J'étais si heureuse, écrivait une femme, que je me sentais devenir meilleure." N'y aurait-il pas là un secret pour rendre *bons* ceux qui ne le sont pas : *les rendre heureux ?*

Mais prenons garde, rendre heureux quelqu'un ce n'est pas toujours *l'empêcher de souffrir ;* c'est bien plutôt *le consoler, le fortifier* et quelquefois *l'admirer.* Se sentir *estimé* donne un bonheur plus fort que se sentir *aimé.*

XX.

Les Petits Métiers.

II.

LE RÉPARATEUR DES OUBLIS.

Quel est le cœur le plus dévoué, quelle est l'intelligence la plus active qui, au milieu des occupations incessantes d'une famille, n'oublie pas souvent une foule de ces menus détails, insignifiants en eux-mêmes, mais dont la privation cause à certains tempéraments une vraie contrariété ?

Les détails dans la vie de famille sont comme ces petites *chevilles* qui maintiennent les diverses parties d'un meuble ; ôtez-en une, deux... le meuble n'a plus de grâce, il se disloque.

Ainsi de la famille ; son harmonie n'est due quelquefois qu'à l'attention apportée à ne négliger aucun de ces *riens insignifiants* de politesse, de ponctualité, d'habitudes sur lesquels il faut veiller presque autant que sur les grands devoirs.

Chaque membre d'une famille, surtout s'il est avancé en âge, a ses petites *manies* auxquelles il attache une sorte de bonheur :

C'est un vêtement arrangé de telle façon,
C'est un journal apporté à telle heure,
C'est une lampe placée à tel endroit,
C'est un mets préparé de telle manière,
C'est un jeu joué à telle place,
C'est une visite attendue à tel moment,
C'est une fête souhaitée à telle époque,
C'est un désir manifesté à peine, mais plusieurs fois répété...

Veillez à toutes ces petites choses—chargez-vous, chaque matin, de visiter les *coins* où on aime à trouver ce qui est utile pour la journée—allez, le premier, dans l'appartement où on va se réunir—enlevez ce qui choquerait les regards—complétez l'arrangement que celui qui en était chargé n'a pas bien fait.

Mais tout cela, faites-le sans bruit, sans parade... Jouissez tout seul du bonheur que vous donnez.

Oh ! comme le bon Dieu vous le rendra au Ciel !

XXI

L'AME PIEUSE DEVANT LE T.-S. SACREMENT ET APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

Recevez, Seigneur, ma liberté toute entière.

Prenez mes mains, Seigneur, attachez-les et menez-moi où vous voudrez.

Voulez-vous que ma vie se passe au milieu du tumulte et du bruit, et de ce travail incessant qui ne me permette pas ces doux moments de loisir que rêveraient mon intelligence et mon cœur ? — Oui, oui, je le veux !

Voulez-vous que seule, triste, abandonnée, je reste sur la terre, quand tous ceux que j'aime se seront en allés près de vous, au Ciel ?—Oui, oui, je le veux !

Voulez-vous qu'inconnue de tous, méconnue même de ceux dont j'aimerais tant l'affection, je sois regardée comme inutile à cause de mon peu de talent, de mon peu d'affabilité, de mon peu de santé ?—Oui, oui, je le veux.

Voulez-vous m'arracher à ma famille, et me mener loin, bien loin dans les murs d'un cloître ou dans une famille étrangère, brisant, pour cela, mes habitudes,

mes affections, mon bien-être, et ce repos du cœur et de l'esprit que vous m'avez fait si doux et si bon ?

Oui, oui, je le veux !

Vous êtes le maître, ô mon Dieu ! mais *menez-moi* vous-même et, avec moi, restez toujours !

Recevez ma mémoire !

Ma mémoire, c'est le livre mystérieux, reflet du livre de l'éternité où viennent se graver à chaque instant mes pensées, mes affections, mes désirs.

Oh ! je la remets entre vos mains, ô mon Dieu, afin que vous seul puissie y écrire, vous seul puissiez y effacer !

Laissez-y, Seigneur, le souvenir de la gravité de mes fautes, mais effacez-en, à tout jamais, les jouissances que me procurèrent mes péchés... peut-être, si j'entrevoyais leurs coupables douceurs, je les désirerais encore.

Laissez-y le doux souvenir de mon enfance, alors que je vous aimais si naïvement, ô mon Dieu ! alors que mon père, ma mère, ma famille étaient mes seules affections ;

Alors qu'un léger mensonge ou que la crainte seule d'avoir fait une faute me

tourmentait jusqu'à ce que j'en eusse tiaf l'aveu à ma mère ;

Alors que je voyais partout mon bon Ange m'aidant dans mon petit travail, me consolant dans mes légers ennuis !

Laissez-moi le souvenir de la première absolution que je reçus, alors que la joie débordant de mon âme, je criais : *je suis pardonné, je suis pardonné !*

Et le souvenir de ma première communion ! oh! rendez-le moi, mon Dieu, avec sa préparation si craintive, mais si aimante ; avec sa joie si calme, si sainte, mais si douce que sa pensée m'arrache encore des larmes !

Laissez-moi le souvenir de vos bienfaits!

Chaque année de ma vie brille à mes regards, comme revêtue d'une auréole de grâces... à *dix ans*... à *quinze ans*... à *dix-huit ans*... à *vingt ans*... oh ! il m'en souvient, que vous fûtes bon, ô mon Dieu !

Oui, recevez ma mémoire, effacez-en tout ce qui pourrait m'éloigner de vous et que rien, rien en dehors de ma famille et de vous ne vienne s'y graver encore !

Recevez, Seigneur, mon intelligence !

Ah ! que de lumières trompeuses ont passé devant mon intelligence !

Elles me montraient la prière comme fatigante—les devoirs religieux comme absorbants — la communion fréquente comme inutile— les devoirs de position comme un lourd esclavage—la dévotion comme le lot des âmes faibles et des cœurs sans amour...

Oh ! je savais bien que ce n'était pas vrai et cependant, je me laissais à demi convaincre.

Mon Dieu ! mais quand donc ai-je été plus *active au travail* que les jours où j'ai rempli parfaitement tous mes devoirs religieux ?

Quand donc ai-je été plus *aimante et plus dévouée* que les jours où j'ai eu le bonheur de communier ?

Quand donc ai-je été *plus heureuse et plus libre* que les jours où j'ai accompli tous mes devoirs de position ?

Recevez mon intelligence, Seigneur, et nourrissez-la de *la vérité.*

Montrez-moi que, hors de vous, les *plaisirs des sens* laissent le remords, le dégoût, la fatigue, la satiété ;

Les *plaisirs du cœur* donnent des inquiétudes, des amertumes, des déchirements, des craintes ;

Les *plaisirs de l'intelligence* produisent

le vide, la futilité, la vanité, les jalousies, les froissements, les humiliations !

Montrez-moi que tout passe... qu'il n'y a de vrai, de beau, de bon, d'éternel que vous, vous seul, ô mon Dieu !

Recevez ma volonté toute entière !

Ma volonté ce sont *mes œuvres*, puisque c'est par ma volonté seule qu'elles ont quelque valeur.

Oh ! d'abord, je veux me soumettre ! Ce que je *désirerais* pourrait ne pas être *bon*, ce qu'on me *commandera* sera toujours *bon*.

O Jésus ! accordez-moi le bonheur *d'obéir*, et puis faites qu'on me commande beaucoup de choses ; œuvres de piété— œuvres de charité—œuvres de renoncement — œuvres d'éclat — œuvres ignorées... dans une famille, dans la maison où je vis, il faut bien que toutes ces œuvres se fassent ; eh bien ! mon Dieu, me voici prête à toute chose ! *Ne vous gênez pas, mon Dieu*, vous dirai-je avec un de vos bons serviteurs, quand vous aurez besoin de quelqu'un, je serai toujours là !

Ce que j'ai, ce que je possède, je vous le donne tout !

O mon Dieu, vous m'avez bien enrichie !

Mon cœur a des trésors d'amour, je vous les donne !

J'ai une famille et vous savez combien je l'aime... Ah ! si vous voulez que la mort la mène au Ciel avant moi, mon Dieu, je le dis en pleurant, mais...je vous la donne !

J'ai des amis... Si vous voulez qu'ils m'oublient, qu'ils me croient coupable, qu'ils se retirent et qu'ils me laissent dans cet isolement du cœur si pénible et si dur... je vous les donne !

J'ai des biens matériels qui me permettent un certain bien-être et me donnent la douce satisfaction de faire l'aumône à plus pauvre que moi... Si vous voulez me les enlever peu à peu et m'appauvrir au point de me laisser à peine ce strict nécessaire qui se réduit à si peu de chose ...je vous les donne !

J'ai des membres que vous m'avez prêtés... si vous voulez que la paralysie enchaîne mes bras, que mes yeux ne voient plus la lumière, que ma langue ne puisse plus articuler une parole, mon Dieu, je vous donne tout, tout !

En échange donnez-moi votre amour et votre grâce et puis... plus rien ! plus que le Ciel !

XXII.

Quand j'ai fait une faute, écrivait une sainte âme, il me semble que le châtiment va tomber sur moi, et, comme si je pouvais me cacher aux regards de Dieu, je *me resserre* en moi-même.... alors, je prie, je prie, et le châtiment ne venant pas, peu à peu je me *dilate.*

Le châtiment c'est comme une pierre qui va m'écraser ; *la prière* c'est comme une main qui la retient, jusqu'à ce que j'aie expié.

Oh ! comment font-ils donc pour vivre tranquilles ceux qui ne pensent pas à prier ?

XXIII.

Les Petits Métiers.

III.

LE CHERCHEUR D'EXCUSES POUR LES AUTRES.

Utile et délicieux métier que celui-là ! N'avez-vous jamais vu l'embarras et la

terreur d'un enfant, d'un domestique, d'un frère, d'une sœur, qui ont fait une faute et qu'on réprimande avec un peu de vivacité, peut-être même avec un peu d'injustice ?

Vous qui avez bon cœur, ne les laissez pas sous le poids du reproche et de la honte !

Aux grands coupables convaincus de crimes, la justice humaine donne toujours un *défenseur d'office ;* prenez cette mission si paternelle, je dirai presque si divine.

N'avez-vous pas, pour adoucir une punition, pour faire cesser une séparation pénible, à alléguer—la légèreté de l'âge—l'étourderie du caractère—l'ardeur du tempérament—le dévouement du passé—l'affection tant de fois montrée—les efforts faits avec tant de constance—les larmes si sincères—la crainte qui a empêché de se soumettre...?

Demandez pardon, insistez, promettez, portez-vous garant de votre fidélité à venir... et quand vous comprendrez que le cœur qui a dû réprimander est ému, allez auprès du coupable, dites-lui une de ces paroles affectueuses qui n'encouragent pas la faute sans doute, mais qui

relèvent le courage, parlez-lui de la peine qu'il a faite à ceux qui l'aiment et ramenez-le repentant.

Je sais bien qu'il faut *gronder et punir*, mais ceux à qui le bon Dieu a donné cette charge sont bien à plaindre !

Vous qui ne l'avez pas, excusez, soutenez, protégez ; n'est-ce pas ce qu'à votre place, ferait Jésus ?

Vous avez besoin de *tact*, votre cœur vous en donnera ;

Vous avez besoin de *constance*, la prière vous soutiendra ;

Vous avez besoin de *courage*, vous qui en manquez presque toujours quand il s'agit de vous, *l'affection* vous fortifiera et vous serez étonné d'avoir eu tant d'audace.

Un père de famille disait : " Il faut que je me cache de ma fille quand je veux gronder quelqu'un, elle trouve toujours des excuses."

Oh ! si on pouvait dire cela de vous !

XXIV.

NOS MORTS.

Ils ne sont pas tous là-bas, nos pauvres morts, ensevelis au cimetière dans une

tombe ombragée par la croix, et autour de laquelle fleurissent encore quelques roses.

Il en est d'autres que plus rien ne rappelle : ceux qui n'ont passé que dans le *cœur*, et qui, hélas ! y ont trouvé une tombe.

Le calme aujourd'hui règne autour de moi ; et dans ma cellule solitaire, en face de mon crucifix, je veux vous évoquer, ô mes morts bien-aimés ! Venez !

***

Et les premiers qui se présentent à moi, ce sont *les douces années de mon enfance*, si fraîches, si rieuses, si innocentes.

Elles ne se composaient que de caresses reçues, de récompenses prodiguées, de confiance sans crainte ; les mots de *peine*, *de danger*, *de soucis* étaient inconnus ; elles m'apportaient des joies calmes, des fêtes sans lendemain.... et ne me demandaient qu'un peu d'obéissance.

Hélas ! elles sont mortes... et avec elles que de choses elles ont emportées ! que de vides elles ont laissés !

Candeur, abandon, simplicité, je ne vous retrouve plus dans mon âme !

Joies de famille si vraies, si expansives, si faciles, je ne vous retrouve plus !

Bonheur du coin du feu,—récompenses si bien achetées par tout un jour d'application,—gronderies si maternelles,—pardons si naïvement demandés et si généreusement accordés,—promesses d'être sage si sincères et si joyeusement accueillies... est-ce donc fini pour toujours, et ne vous retrouverai-je plus ?

***

Et cette ombre qui vient ensuite, c'est *ma piété naïve et confiante.*

Elle m'apparaissait sous la forme d'un ange, m'entourant de ses blanches ailes, et me montrant le bon Dieu partout et dans tout.

Le Bon Dieu qui me préparait, le matin, mon pain de chaque jour ;

Le Bon Dieu qui empêchait ma mère d'être malade, et qui la guérissait quand elle souffrait ;

Le Bon Dieu qui éloignait le mal d'autour de moi quand j'étais bien sage ;

Le Bon Dieu qui voyait tout, qui savait tout, qui pouvait tout, et que j'aimais de tout mon cœur.

Hélas ! *piété naïve et confiante*, elle est morte ; il lui fallait l'innocence pour vivre !

***

Et cette ombre encore, c'est *l'amitié de mes premières années.*

Amitié d'enfance, amitié de jeunesse qui me procurait de si pieuses et de si candides jouissances,—qui m'initiait aux joies du dévouement,—qui m'accoutumait à me renoncer pour faire plaisir,—qui détruisait dans mon cœur l'égoïsme en me faisant sentir le besoin de vivre pour les autres.

Amitié d'enfance, amitié de jeunesse si pure, si sainte, sur qui je comptais, alors qu'on me parlait des peines de la vie, de l'isolement du cœur, de l'affaissement de l'âme.... vous êtes morte vous aussi !

Un froissement involontaire, un soupçon sans fondement et qu'on n'a pas osé éclaircir, un rapport méchant qu'on a écouté... ont tué cette fille du ciel. Je la savais délicate, et je la ménageais ; mais je ne la croyais pas si faible !

.....

***

Il serait long le défilé des *morts* qui ont leur tombe dans mon cœur !

O vous qui êtes jeunes encore, vous à qui Dieu a prodigué tous ces biens que j'ai perdus : candeur, simplicité, innocence, amitié, dévouement... gardez, gardez ces trésors et placez-les pour qu'ils ne meurent pas, sous la protection de la *prière !*

XXV.

Les petits métiers.

IV.

LE SEMEUR DE PRIÈRES.

C'est une pauvre *femme de ménage* qui nous a révélé *ce petit métier.*

Comme elle était maîtresse d'une partie de son temps, elle affectait de passer, plusieurs fois le jour, dans une rue assez écartée de son travail, qui prolongeant sa course, doublait sa fatigue.

— Pourquoi, lui dîmes-nous, cette course inutile ?

—" Oh ! fit-elle simplement, il y a là une personne malade qui ne veut pas se

réconcilier avec le bon Dieu, et je vais, tant que je le puis, jeter devant sa porte quelques *Je vous salue, Marie.*

" Je ne sais pas si je pense bien, mais je me figure qu'il en est des prières comme des *gouttes d'eau de senteur*, qui jetées sur le sol répandent jusqu'au haut de la chambre leur bonne odeur ; je crois que mes *Je vous salue, Marie*, finiront par convertir cette pauvre âme.

" Pendant deux mois, j'ai fait cela devant une autre maison, et celui qui était là-haut malade s'est confessé avant de mourir."

***

C'est toute une révélation que ces simples paroles.

Semer des prières autour des âmes afin de les *embaumer* et de les empêcher de se *gâter ;*

Semer des prières autour des âmes afin de les purifier, et d'y laisser pénétrer la grâce, quelle est donc la créature la plus chétive, la moins bien douée, la plus convaincue de son inutilité qui ne soit capable de faire *ce petit métier*, dans sa famille, dans les rues, auprès d'un malade ?

Indépendamment de la personne qui prie, la prière n'a-t-elle pas une *vertu* qui lui est particulière ?

***

Un missionnaire appelé pour les exercices d'une mission dans une paroisse difficile, demanda au curé s'il n'avait pas, parmi ses âmes pieuses, quelque pauvre, admise à la communion fréquente et sur la piété de laquelle il put compter.

—Il y a habituellement sous le porche de l'église, une mendiante bien âgée, qui ne sait dire que son chapelet, et qui est paisible, souriante et soumise sous la main de Dieu qui la frappe.

On la fit venir.

—Ecoutez, lui dit le missionnaire, entrez à l'église et pendant que je prêcherai, mettez-vous là-bas à genoux contre ce pilier, puis, tout le temps de mon sermon, récitez votre chapelet à mon intention.

La mendiante obéit, et chaque soir, le prédicateur la voyait, à la place indiquée, égrenant pieusement son chapelet.

La mission eut un magnifique succès.

" Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, dit le religieux au curé; mais votre pauvre

mendiante ; pendant que je parlais, elle ouvrait les cœurs par ses prières, et y faisait pénétrer ma parole avec la grâce."

***

Courage donc, âmes qui vous sentez accablées sous le poids de votre *inutilité*. Semez, semez des prières. La semence divine ne peut jamais se perdre.

XXVI.

L'intelligence et le cœur sont comme une maison dans laquelle nous acceptons des *locataires*. Ils peuvent être honnêtes, tranquilles ou tapageurs et destructeurs, ne cherchant qu'à salir la demeure qui les accueille.

Prenons donc garde aux idées auxquelles nous donnons *l'hospitalité ;* ne les ramassons pas au hasard dans *le livre* ou *le journal* qui nous tombe sous la main. Une fois admises, il est des idées qu'on ne peut *déloger* qu'à grande peine.

XXVII.

Il y a autour de nous, voltigeant et tournoyant, un essaim de petites pensées turbulentes qui se cachent sous un certain

aspect agréable, et qui cherchent continuellement à pénétrer dans notre cœur.

"Que dit-on de moi ?—Que pense-t-on de ma conduite ?—M'aime-t-on ?—Pense-t-on à moi ?—Ne parle-t-on pas de moi en cachette ?"

Un instinct secret nous avertit que ces pensées, semblables à des insectes venimeux, piquent et déchirent, et tout d'abord nous les repoussons... mais elles reviennent à la charge, elles nous entourent, et si nous ne sommes pas toujours sur nos gardes elles finissent par trouver une *petite fente* par où elles entrent.

***

Dès ce moment, le calme n'existe plus ; la douceur de la vie de famille ne se fait plus sentir ; le trouble et la méfiance la remplacent.

On souriait à tout le monde, on est triste ; on agissait simplement, on devient soupçonneux ; ces pensées qui ne se montraient que sous forme *de questions*, sont maintenant affirmatives : "On ne m'aime plus,—on parle mal de moi,—je suis à charge à tout le monde."

Et une fois qu'elles ont établi leur domicile dans l'âme, qu'il est difficile de les

chasser entièrement, et qu'il eût été bien plus simple de ne pas leur permettre d'entrer !

Il n'y avait pour cela qu'à ne pas laisser *de fente* à notre cœur.

***

Savez-vous comment il fallait les arrêter tout d'abord et leur répondre ?

" M'aime-t-on ? "—Il faudra bien qu'on m'aime, puisque je vais dès ce moment, me montrer aimable et dévoué ;

" Pense-t-on à moi ? "—Mais oui certes, puisque je vais me rendre si nécessaire par ma complaisance qu'on ne pourra pas se passer de moi ;

" Que dit-on de moi ? "...Il faut que, dès ce soir, on dise que je cherche à faire plaisir à tout le monde...

Avec ces pensées, votre cœur ne sera jamais inquiet et vos lèvres ne perdront jamais leur sourire.

XXVIII.

Regardez ce rayon de soleil qui passant à travers le feuillage, va éclairer le coin de la chaumière.

Il semble que la petite table de chêne

est incrustée de diamants, que la chaise grossière est semée de perles, et que le rideau blanc renvoie au plafond des jets éclatants de poudre d'or.

Attendez que le soleil se retire...Perles, diamants, s'évanouissent tout-à-coup. La table paraîtra plus sombre, la chaumière entière plus triste et plus désolée qu'auparavant.

Comme fait *le soleil*, ainsi fait *l'affection*.

Oh ! quand elle rayonne d'un cœur, comme elle éclaire, comme elle illumine, comme elle fait tout luire autour d'elle !

Si nous savions *aimer et être bons*, nous porterions partout le bonheur avec nous.

Voyez ce qui se passe quand Dieu pénètre dans une âme : elle était inquiète, triste, assombrie, elle devient calme, sereine, doucement résignée.

Oh ! les jours où nous avons communié, soyons *bons et aimants ;* nous sommes devenus comme le *centre* de Dieu, soleil de justice ; allons, allons répandre son *rayonnement.*

XXIX

Une visite domiciliaire aux approches de l'hiver.

Vous souvient-il de la naïve et courageuse parole prononcée par une sœur de charité allant quêter pour ses pauvres ?

Elle s'efforçait de sourire en montant l'escalier d'une superbe maison, connue, hélas ! par *sa ténacité*, je n'ose pas dire *son avarice*, parce que sachant bien le refus qui l'attendait, elle ne voulait pas laisser voir les appréhensions de son cœur.

Froidement reçue, elle affecta beaucoup de confiance ;

On lui dit qu'elle fatiguait, elle insista ;

On lui déclara net de partir, elle resta ;

Enfin un *soufflet* vint colorer la joue de la pauvre Sœur qui, au lieu de se retirer, tendit la main cette fois, et dit avec un calme admirable : " Merci, monsieur, ce soufflet est pour moi ; pour mes pauvres maintenant, s'il vous plaît."

L'avare fut ému... il se montra généreux.

***

Il paraît que la *charité* donne une audace prodigieuse ; permettez-moi d'en profiter pour faire chez vous, madame, *une visite domiciliaire*.

Ce ne sont pas vos riches appartements que je veux examiner, ni ce magnifique mobilier, ni ce linge si fin, si complet, si bien en ordre que vous me montreriez avec tant de satisfaction.

Non ; c'est, là-haut, dans *ce grenier* que je veux monter, c'est dans cette *chambre de décharge* où vous n'êtes pas entrée peut-être depuis plus de dix ans, vous contentant de dire à une domestique : *Mettez cela au rebut*, que je veux pénétrer.

***

Mais voyez donc que de choses entassées :

Et ces vieux meubles disjoints par le temps et ensevelis dans la poussière ;

Et ces vêtements hors de mode que les insectes dévorent en silence au fond de cette armoire délabrée ;

Et ces couvertures, et ces lambeaux de matelas, et ces restes de tapis fanés, et ces ustensiles de cuisine hors d'usage...

***

Que faites-vous donc de tout cela ?.. Le vendrez-vous ? Non pas certes, vous n'oseriez pas, vous en tireriez si peu d'argent.—Le garderez-vous encore ? mais à quoi bon ? Ecoutez, faites comme si vous *déménagiez*, — n'est-il pas vrai qu'alors on a toujours trop de choses ou mieux trop d'embarras ? — Et, portons toutes ces inutilités dans cet admirable *mont-de-piété* du bon Dieu qu'on appelle la *maison des pauvres* et où, soyez-en sûre, on vous donnera plus du *trois pour cent.*

***

Et savez-vous ce que, dans ces *maisons des pauvres*, il sera fait de votre déménagement ?

Ce vieux fauteuil sera, moyennant quelques francs, recouvert et consolidé pour servir de lit de repos à un vieillard infirme ;

Ces meubles, un peu restaurés, feront la joie de toute une famille ;

Ces vêtements usés et ces lambeaux de linge qui,—venant de vous,—peuvent encore être raccommodés, formeront un commencement de garde-robe à un jeune ménage ;

Cette vieille tapisserie deviendra une couverture...

Et ce qui ne pourra être *utilisé* sera vendu, et donnera quelques douceurs aux petits enfants qui ne seront plus si tristes pendant l'hiver.

***

Vous ne vous figurez pas la joie qu'on éprouve à se priver d'un objet matériel, d'un vêtement par exemple, pour le faire servir à un pauvre.

C'est comme *un lien* entre ce pauvre et nous qui nous fait participer à toutes ses prières et à tous ses mérites. Il semble que Dieu ne peut penser à lui sans penser à nous, et qu'il ne peut l'aimer sans nous aimer.

Puis, Dieu met toujours dans le cœur une petite joie, à la place de l'objet matériel dont il s'est dépouillé pour les pauvres.

XXX.

Des âmes ! Des âmes !

Nous entrions, un soir, dans la chapelle d'une communauté.

C'était l'heure où les religieuses psalmodiaient l'office, et, à travers la grille strictement voilée, venaient à nous leurs voix lentes et monotones.

Tout-à-coup, l'office fini et après quelques instants de silence, les religieuses toutes ensemble et avec une émotion impossible à décrire, laissent échapper de leur cœur cette prière ou plutôt ce cri émouvant :

Grâce, grâce, ô mon Dieu !

Grâce pour tant d'âmes qui se perdent chaque jour autour de nous !

Le démon s'élance de l'abîme, courant à d'horribles conquêtes ; il excite la troupe infernale, il crie : " Des âmes ! des âmes ! volons à la perte des âmes ! " et elles tombent ces pauvres âmes, comme les feuilles de l'automne, dans le gouffre éternel.

Grâce, grâce, ô mon Dieu !

Et nous aussi, vos servantes, nous crions : "Des âmes ! des âmes, il nous faut des âmes pour les mener au Ciel ! "

Nous vous les demandons par les plaies de Jésus notre Sauveur qui est descendu du Ciel pour nous racheter et qui, à cette heure, obligé de punir, n'attend plus peut-être qu'une prière pour retarder la punition.

Grâce pour l'âme coupable qui est sur le point de tomber en enfer !

Grâce pour l'âme faible et chancelante qui est sur le point de commettre un péché mortel !

Grâce pour l'âme infidèle qui est sur le point d'abandonner sa vocation !

Grâce pour l'âme rebelle qui, à cette heure, blasphème et renie !

Avec Jésus, par Jésus, au nom de Jésus et au nom de Marie, nous vous crions :

Grâce, grâce, ô mon Dieu !

***

N'est-il pas vrai qu'il est émouvant ce *cri du cœur* prononcé surtout, non pas par une voix isolée, mais par une assemblée toute entière ?

Répandez-le dans les familles et dans les communautés. Ah ! si, pendant quelques semaines, il s'élevait tous les jours vers le Ciel, qui sait le nombre d'âmes auxquelles il apporterait *la grâce du salut ?*

Et peut-être qu'une de vous, âmes pieuses, entendrait de la bouche de Jésus-Christ cette parole si touchante entendue par une sainte : " Merci, ma fille, tu m'as forcé à être bon ! "

XXXI.

Quand on s'aime bien en famille — qu'on aime le bon Dieu et qu'on le prie ensemble — quand on a assez de bien pour ne pas craindre la misère, pas assez cependant pour se dispenser de travailler — quand on a un bon cœur et qu'on ne renvoie jamais un pauvre sans un morceau de pain et une bonne parole... "On est bien près d'être heureux."

Il faut pourtant quelque chose de plus, et ce quelque chose est à la portée de tous. C'est : "Avoir un bon caractère — savoir se faire des concessions mutuelles — ne point se formaliser pour des riens — ne point s'obstiner dans ses opinions et ses dires."

C'est, en un mot, "être facile à vivre et être toujours disposé à sacrifier sa manière de voir à celle d'autrui, surtout quand cet autrui est un de ceux avec qui on doit passer sa vie entière."

***

L'humeur est l'atmosphère de la vie de famille.

L'atmosphère pure, sereine, sans vapeur, donne à la poitrine un bien-être qui réjouit.

L'atmosphère pesante et brumeuse, affaisse, crispe, ennuie.

XXXII.

Prier, *donner*, *souffrir*, voilà mes résolutions de retraite, écrivait un vieillard ; voilà comment je puis me rendre encore un peu utile.

XXXIII.

Les Anges du foyer.

IV.

L'ANGE DE LA RECONNAISSANCE.

C'est peut-être *le plus aimé* des anges du foyer parce que c'est celui qui nous rappelle sans cesse que nous sommes *bons ;* or, rien n'est doux au cœur comme de sentir qu'on est bon !

Mais il faut bien le dire, hélas ! l'Ange de la *Reconnaissance*, cet Ange qui, sous les traits d'un enfant, d'un ami, d'un frère, d'une sœur, d'une compagne, nous ferait *connaître et connaître encore* (c'est l'étymologie du mot *reconnaissance*) que nous sommes bons et généreux, est bien rare.

***

C'est que pour mériter ce nom, il ne suffit pas de montrer la gratitude de son cœur de loin en loin, après un bienfait reçu, à l'époque déterminée d'une fête ou d'un anniversaire,—il faudrait que ce sentiment remplît tellement le cœur, qu'il *débordât* de toutes nos facultés et presque de tous nos sens.

Il faudrait que toutes les fois que nous sommes en présence d'un bienfaiteur ou que nous lui parlons, le sourire de nos lèvres et l'affabilité de nos paroles lui dissent : " Je me sens heureux près de vous parce que vous êtes bon."

Il faudrait qu'aux heures où nous cherchons à lui faire plaisir et à lui prodiguer nos soins parce que nous avons deviné qu'il en avait besoin, notre manière d'agir lui dît : " Tout ce que je fais, c'est pour vous rappeler que vous êtes bon "

Il faudrait enfin, que nos prévenances multipliées sans être importunes, que nos services rendus sans être gênants, lui dissent : " Jamais je ne serais aussi bon que vous ! "

***

Oh, n'est-il pas vrai qu'il y aurait bonneur à avoir, autour de soi, un cœur ainsi rempli de reconnaissance ?

Il ne se lasserait jamais de nous ; nous ne nous lasserions jamais de lui ;

Il ne cesserait jamais de nous être dévoué ; nous ne cesserions jamais de lui faire du bien ;

Il nous ferait comprendre que nous pouvons toujours compter sur lui ; il comprendrait qu'il peut toujours compter sur nous.

***

Et un cœur semblable n'est pas seulement un rêve de l'imagination ; il en est beaucoup dans les familles, dans les communautés, dans les réunions d'amis... seulement ils *n'osent pas* se montrer...

O vous qui lisez ces pages et qui les aimez, ne sentez-vous pas qu'elles racontent ce que vous éprouvez et ce que vous voudriez faire pour cette personne qui est près de vous et à qui vous devez tant ?

Pourquoi donc ne le faites-vous pas ?

Pourquoi laissez-vous s'en aller peu à peu, ce besoin d'être reconnaissant que le bon Dieu a mis en vous et dont il vous demandera compte ?

C'est une grâce privilégiée que celle d'avoir un *cœur reconnaissant.*

" L'absence de cette vertu, dit le P. Faber, est un défaut capital et est loin d'attester la *sainteté* dans celui qui en est dépourvu.

" Montrez-moi une âme qui garde longtemps le souvenir d'un léger bienfait,—qui semble n'avoir jamais acquitté les dettes de son cœur,—qui exagère ses obligations envers les autres,—qui les acquitte vingt fois au-delà de leur valeur... il y a, à mon avis, infiniment plus de probabilité que cette âme devienne une *sainte* que si elle était ravie en extase pendant ses prières."

***

Montrez-vous donc *reconnaissant.* La reconnaissance attire de nouveaux bienfaits ; et ce doux échange des trésors de deux cœurs les attendrit, les ouvre à la grâce, en dégage ces petites antipathies, ces basses jalousies, ces mesquines rivalités qui sont à la famille ce que les épines sont aux roses.

Montrez-vous reconnaissant. Un cœur *reconnaissant* ne peut pas être un cœur *méchant !*

XXXIV.

Souvenir de N. D. de Lourdes.

Je l'ai vue, je l'ai vue la grotte du miracle !

Je l'ai vue la blanche statue se détachant lumineuse de l'enfoncement du rocher, et me montrant du regard le ciel d'où est venue Marie !

Je l'ai vue la source miraculeuse !

Je l'ai vue la foule pieuse des pèlerins se presser, émue, pour regarder, pour prier, pour pleurer, pour boire à longs traits l'eau de la fontaine donnée par la Sainte Vierge !

Et, comme à l'heure où je voyais ces merveilles, leur souvenir m'émeut, me fait pleurer, me rend heureux !

Et il me semble que j'aurai beau vieillir, il me semble que j'aurai beau voir les merveilles de la nature et de l'art... ô merveilles de Lourdes, grotte, statue, source, foule pieuse, jamais, jamais je ne vous oublierai !

Pourquoi m'émeut-il si profondément ce souvenir ?

Pourquoi dans mes rêves, la nuit, vois-je toujours scintiller, comme des étoiles au ciel, ces paroles étincelantes que je

lisais autour de la statue : *Je suis l'Immaculée !*

Pourquoi me suis-je surpris à pleurer en voyant l'image fidèle que j'ai apportée, et en baisant le gros chapelet bénit qui a touché la grotte privilégiée ?

C'est que ces souvenirs ne sont pas seulement de ceux qui émeuvent, charment et ravissent ; ils ravivent, ils fécondent.

***

J'avais soif de foi ! Et cette atmosphère de doute qu'on respire dans le monde pénétrait mon âme peu à peu et la desséchait.

Il lui fallait, comme il le faut aux poumons de la poitrinaire, une atmosphère plus pure, plus embaumée, plus céleste.

O rochers de Lourdes, c'est là-bas, autour de vous, que je l'ai respirée ;

C'est là-bas, près de votre chapelle, que mon âme s'est épanouie aux choses du ciel, et que le miracle est devenu, pour elle, comme une chose naturelle, et qu'à cette heure elle crie avec la joie d'un cœur satisfait : *Je crois ! je crois !*

***

J'avais soif d'espérance ! Tout semblait mort, et de partout retentissaient ces douloureuses paroles : « C'en est fait de la société et de la France ! »

Non, elle n'est pas morte *la Société* qui se dresse comme au temps des croisades, pour proclamer la divinité de Jésus, la puissance de Marie, la force de l'Eglise catholique !

Non, elle n'est pas morte *la France* qui se lève, et s'en va, toute entière, baiser avec transport la trace qu'ont laissée les pieds de la Sainte-Vierge.... et puis revient, le front haut et rayonnant de courage, comme si elle avait reçu une communication céleste, et comme si un sang nouveau coulait dans ses veines !

Non, elle n'est pas morte *la Famille* qui conserve avec un respectueux amour l'eau puisée à la source miraculeuse, et la fait boire à ses malades, avec la conviction que cette eau a reçu du ciel une puissance merveilleuse !

Et, en présence de la Société, de la France, de la Famille, qui, le regard tourné vers le ciel, attendent avec confiance, qui donc ne crie pas : *J'espère ! j'espère !*

***

J'avais soif d'amour ! ô ma mère, ô ma mère du ciel ! je ne puis dire ce qui s'est passé en moi, mais je sens que, près de votre grotte aimée, mon cœur desséché a retrouvé sa puissance d'amour !

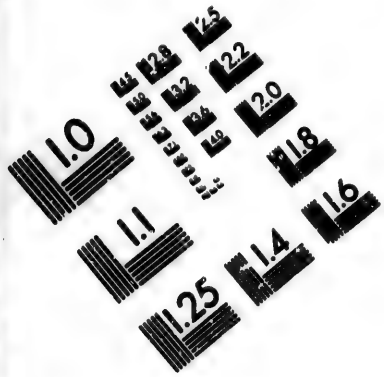
L'enthousiasme de la foule ardente et émue s'est communiqué à mon âme, et me voilà prêt à tout... à tout pour vous que j'aime, ô Jésus-Christ, ô Marie, ô Église catholique, ô ma France bien-aimée !

***

Qu'il soit donc béni ce pieux pèlerinage qui a raffermi ma foi, ranimé mon espérance, réveillé ma charité !

Puissé-je, bientôt, le recommencer encore !

Puissé-je, bientôt encore, aller rajeunir mon âme dans ton atmosphère embaumée, et retremper mes lèvres dans les eaux miraculeuses de ta source, ô Notre-Dame de Lourdes !



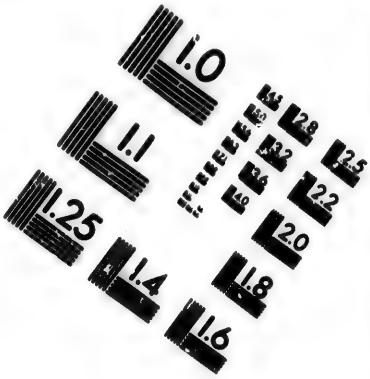
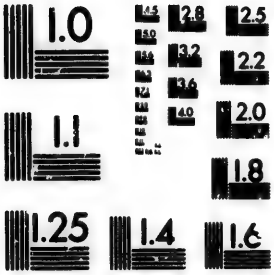
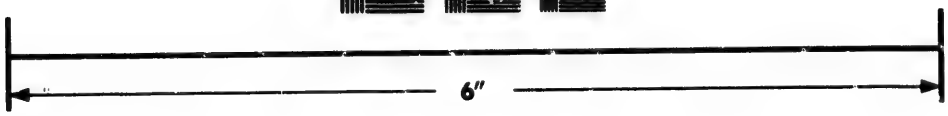
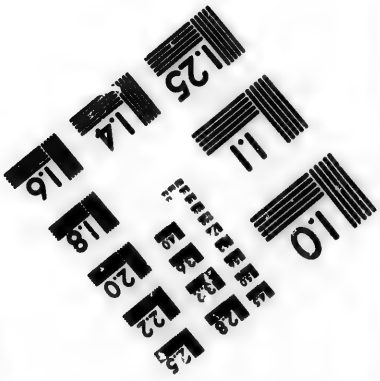


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

XXXV.

Les Anges du foyer.

V.

L'ANGE DE LA RÉSIGNATION.

Il y a longtemps que les hommes vont bien loin pour chercher le *bonheur*.

Pourquoi tant de peines pour le découvrir, quand il s'agirait simplement d'éloigner les obstacles qui l'empêchent de venir jusqu'à nous et de lui ouvrir notre cœur ?

Le bonheur est toujours prêt à se donner.

L'obstacle le plus ordinaire qui l'empêche de pénétrer dans l'âme, c'est la *contrariété*.

***

La *contrariété*, buisson épineux qui croît sur tous les chemins, sous le ciel le plus serein, dans les coins les plus cachés de la vie de famille et qui, à chaque instant, fait sentir ses aiguillons.

Et qu'ils sont *poignants* pour faire saigner !

Qu'ils sont *ingénieux* pour trouver le point douloureux !

Qu'ils sont *tenaces* pour rester de longues heures, se retirer un instant, puis s'enfoncer encore !

Qu'ils sont *habiles* pour se cacher sous mille formes et sous mille dénominations diverses : " douleurs, privations, pauvreté, silence affecté, mépris, oppositions, oublis, paroles aigres, reproches injustes, rivalités...! "

***

Près de chacun de ces faisceaux d'épines non pas pour les détruire mais pour en émousser la pointe, Dieu a placé un *Ange* au sourire plein de bienveillance.

Et si nous en faisions notre ami, il nous tracerait lui-même un chemin à travers ces épines, et notre vie serait douce, calme, méritoire ; nous la trouverions aimable et nous attendrions, dans le travail et la paix, l'heure bénie de la délivrance

Cet ange est modeste, il vit sans bruit, il habite partout, parce que partout, qu'on soit *seul* ou qu'on vive *entouré d'une famille*, il sait qu'on a besoin de lui ; et il

se contente d'apprendre à ceux qui veulent l'écouter quelques *mots* du Ciel devant lesquels le malheur perd ses angoisses, la pauvreté sa douleur, le mépris ses inquiétudes, les oppositions leur raideur.

***

Ces mots, tombés de ses lèvres et reçus dans le cœur, épanchent un baume mystérieux qui cicatrise les plaies, reconforte l'âme affaissée, et, au milieu même des larmes, fait naître le sourire.

Ils sont bien simples, les voici : *Seigneur que votre volonté soit faite et non pas la mienne.*

Il existe des milliers de gros livres, écrits par de savants docteurs sur le moyen d'être heureux, qui ne disent pas tant pour donner la paix à l'âme que cette simple parole du *Pater : que votre volonté soit faite.*

***

Et pendant que sa parole calme et rasséréne, *l'Ange de la résignation* répand autour de lui une clarté qui s'insinue peu à peu jusqu'à l'âme et fait pénétrer avec

elle ce rayon de l'atmosphère céleste que dans le langage humain nous appelons *douceur*.

Oh ! qui dira tout ce que donne de charme au visage, d'amabilité aux manières, de souplesse au caractère, de force à la volonté et d'affection au cœur, ce céleste rayon ?

Le rayon du soleil matériel qui donne au fruit son velouté et son coloris, son suc rafraichissant et sa chair succulente, peut à peine faire comprendre la puissance de la *douceur* lentement insinuée dans l'âme par la résignation.

***

Son premier effet est d'ôter de l'existence *l'irritation*.

Avez-vous passé quelques heures au milieu d'une vaste usine, et avez-vous remarqué ces rouages sans nombre qui vont, viennent, montent, descendent, s'allongent, se raccourcissent.... et cela avec une aisance, une facilité, un ordre et un silence qui produit l'admiration de tous ?

Et savez-vous pourquoi vous n'entendez et vous ne voyez rien de discordant ? Pourquoi ces mille rouages suivent cha-

cun leur chemin sans se heurter et concourent au même but, sans entraver l'œuvre commune ?

C'est que, sur eux, de temps à autre, une main intelligente répand quelques gouttes d'*huile*.

***

Telle est l'occupation continuelle de l'*ange de la résignation*.

L'huile qu'il laisse tomber entre les membres d'une même famille ou entre les diverses pensées qui se succèdent dans le cœur, c'est *la douceur*.

Et cette vertu empêche les caractères de se *heurter*, de *s'irriter*, de *s'exalter*, soit les uns contre les autres, soit même contre les événements.

Hélas ! oui, contre les *événements*. Là peut-être, la douceur est plus nécessaire que dans nos rapports avec les hommes. On peut fuir les hommes, on ne peut pas éviter les événements.

***

On dirait parfois que les *choses* ont un *esprit malin* qui prend plaisir à nous dé-

piter, à échapper à nos désirs, à se raidir contre notre volonté. Plus nous nous *irritons*, plus les choses *s'irritent ;* plus nous voulons nous hâter, plus elles s'obstinent à être *difficiles* et *rebelles*...

La douceur nous les fait regarder avec bonté, toucher avec délicatesse... et ce regard et ce tact les rend pour ainsi dire *bienveillantes*.

Qui de nous ne l'a pas expérimenté ?

***

Heureuses donc les âmes qui vivant dans l'amitié de l'*ange de la résignation* ont appris de lui à " vouloir ce que Dieu veut—à tourner un obstacle plutôt qu'à perdre ses forces à le briser—à céder plutôt qu'à se raidir—à s'insinuer plutôt qu'à entrer brusquement—à prier plutôt qu'à commander—à vouloir enfin de plein cœur ce qu'on ne peut empêcher."

Ces âmes là sont *fortes* pour supporter, *souples* pour plier, *bonnes* surtout pour oublier tout ce qui leur a fait de la peine.

***

Regardez autour de vous, et à mesure

que les années passent, servez-vous de leurs débris comme d'un piédestal pour voir de plus haut et plus au loin, puis cherchez *les heureux.*

Non pas ceux qui le paraissent, étalant le faste du luxe ou les cris d'une joie bruyante, mais ceux que vous verrez sourire quand ils sont seuls et ceux de qui on vous dira : " Ils rendent heureux ceux qui les entourent."

Approchez-vous d'eux et vous les entendrez murmurer tout bas : " Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! "

***

L'ami qui m'a dicté ces pages sur la *résignation*, avait eu en partage toutes les félicités du monde : santé, richesses, gloire, famille aimée et estimée de tous... et tout cela s'en était allé d'autour de lui, comme les feuilles s'en vont de l'arbre quand vient l'hiver.

Et comme il me parlait de ces épreuves avec un sourire calme que ne pouvaient altérer les larmes qui coulaient de ses yeux, je lui demandai comment il pouvait être encore *heureux.*

—Ah, me dit-il, en levant les yeux au ciel, c'est que je ne suis pas seul, il y a près de moi un *ange* qui m'a appris à comprendre ces paroles que je ne connaissais pas : "Tout ce que Dieu fait est bien fait."

—Et cet *ange* comment l'avez-vous attiré près de vous ?

—Avec l'aide de la *prière*.

XXXVI.

« Mon enfant—disait un prêtre à une jeune fille qu'il bénissait, à l'heure où elle entrait dans le monde après les pieuses années du Pensionnat — mon enfant, vous trouverez tout le long de la vie, et presque à chaque pas, un *ange du bon Dieu* qui se présentera à vous sous mille formes, vous offrant *le bonheur*, mais vous demandant toujours quelque chose en retour.

Il s'appelle l'*Ange du sacrifice*.

Ne lui refusez pas ce qu'il vous demandera !

Dieu lui a mis en mains des trésors immenses de joie et il vous rendra, soyez en sûre, plus que le centuple de tout ce que vous lui aurez donné.

A vous, faible encore, il demandera peu de chose : *Un regard* qui ne servirait qu'à contenter votre curiosité—un *objet* de nulle valeur auquel vous tiendriez trop fortement—une *lecture* qui vous entretiendrait dans la sensualité—une *parole*, un *arrangement de toilette* qui n'aurait pour but que de plaire...

Mon enfant, mon enfant, ne lui refusez pas sa demande !

Si vous la lui refusiez une fois, vous perdriez la force de lui accorder plus tard ce qu'il exigerait impérieusement...

Vous me croirez difficilement peut-être, mais mon expérience est là... Quand on s'accoutume à donner à l'*Ange des sacrifices* on trouve dans cette donation un tel enivrement de joie qu'on ne peut plus s'arrêter.

Et comme on donne toujours, il donne lui aussi... et ce qu'il donne est *si bon*, si vous saviez !

O mon enfant, sur la terre, plus on fait de sacrifices plus on devient heureux ! »

XXXVII.

Pour que la vie soit bonne et douce, il faut que l'*occupation* l'entoure et la

pénètre comme l'air entoure et pénètre le corps.

N'avoir pas, en dehors des grands devoirs, une *occupation utile* qui remplisse tous ces petits instants pendant lesquels l'esprit et le cœur restent seuls, c'est lentement jeter en soi les semences d'un malaise qui tôt ou tard finira par détruire la gaîté, aigrir le caractère et affaiblir la vertu.

***

Qu'une personne ait de nobles pensées, qu'elle ne dise jamais rien qui ne soit gracieux, qu'elle soit assidue aux heures de travail et aux exigences de sa position, il semble qu'on ne peut demander autre chose pour que sa vie soit bonne et utile, eh bien non, sa vie, avec tout cela, n'est pas suffisamment bonne et par conséquent méritoire, si en dehors de ces actes, quand elle est seule avec elle-même, elle laisse flotter dans le vague son esprit et son cœur, parce qu'alors sa vie se remplit de *petits vides*.

Et dans ces minutes inoccupées que laisse le *rien-faire*, viennent se glisser, pour se faire sentir dans un temps plus

ou moins long, les " froissements à propos d'un rien—les nuages qui assombrissent—les petits soupçons—les silences subits—les mots secs—les ennuis qui se prolongent—les bouderies sans cause."

***

Mères, amis, qui voulez toujours être aimés, trouvez toujours une occupation nouvelle et intéressante pour ceux à qui vous vous dévouez.

Et vous, qui voulez toujours rester joyeux, purs et aimants, imposez-vous toujours *quelque chose* à faire—quelque chose de *précis* qui ne vous donne pas l'ennui de chercher—quelque chose de *simple* que vous puissiez quitter et reprendre sans trouble — quelque chose d'*attrayant* qui vous attire dès que vos occupations sérieuses sont finies, qui vous retienne sous le charme et qui remplisse les *vides* de votre journée : " une collection à compléter—un livre à feuilleter—une connaissance à acquérir—une œuvre d'art à perfectionner."...

Dieu a donné à *l'occupation* la mission qu'il a donnée au vent du nord, celle de purifier les miasmes du cœur comme le vent purifie les miasmes de l'atmosphère.

***

Les saints ont tous été *très-occupés* et même *surchargés.*

XXXVIII.

Le compagnon de route.

Il s'en allait tout seul, à travers le rude sentier de la vie, le vertueux jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Il s'en allait, le cœur gros mais cachant ses larmes, pressant sa main sur sa poitrine pour en arrêter les battements, et n'osant se retourner vers la demeure qu'il quittait de peur de trop s'attendrir.

Il y avait sa mère dans cette demeure, et sa mère lui avait dit: " Il faut partir, mon enfant,... et dans quelques années tu reviendras auprès de ta vieille mère qui t'attendra, solitaire, au foyer de ton enfance, et à qui tu procureras le bien être pour ses derniers jours.

"J'aurais voulu t'accompagner, mon enfant, car il est dur et malsain à l'homme de marcher seul, je ne le puis pas; cherche donc un ami qui t'accompagne sur la route.

" La jeunesse est attrayante ; beaucoup se présenteront ; choisis, mon enfant, et que ce compagnon soit pour toi l'Ange qui garda Tobie innocent et le ramena à son vieux père et à sa vieille mère.

—" Mais qui choisir, ma mère, et quel est le nom de l'ami que vous voulez pour moi ? "

Et la mère, embrassant une dernière fois son enfant, murmura tout bas un nom à son oreille et répéta plusieurs fois : *Lui seul ! Lui seul, mon fils !*

— Je le promets, ma mère !

***

Il s'en allait tout seul, le long du rude chemin de la vie, le vertueux jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Et, pendant qu'il cheminait, passa devant son regard comme une ombre lumineuse, et une voix se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis la *Gloire.*

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin

***

Et plus loin, un doux frémissement parcourut son être tout entier, et une voix attrayante comme le chant du pâtre de la vallée se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis le *Plaisir !*

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

***

Et plus loin, il lui sembla que ses pieds glissaient sur le gazon et que ses membres avaient oublié toute fatigue ; et une voix suave comme la brise du matin et douce comme la parole d'une mère à son petit enfant se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis l'*Affection !*

— Ce n'est pas le nom que ma mère m'a dit ; passe ton chemin.

***

Et comme le soir venait, et que le voyageur se sentait plus triste que le matin à cause de l'isolement de sa première journée, il éprouva tout-à-coup comme un sentiment de force qui lui était inconnu, et une voix tendre mais énergique se fit entendre :

— Me veux-tu pour compagnon de route ?

— Quel est ton nom ?

— Je suis le *Devoir !*

— Oh ! viens, viens ! C'est ton nom que ma mère m'a dit !

***

Et, quelques années après, il revenait, toujours vertueux, le jeune homme au cœur pur et tendre, à l'âme généreuse, à l'énergique volonté.

Et il apportait à sa mère qui l'attendait à son foyer solitaire, le bien-être pour ses derniers jours.

XXXIX.

Le mot *donner*, a dit ingénieusement un spirituel chroniqueur, est un des pivots sur lequels roule tout l'ensemble de notre divine loi chrétienne.

Le chrétien, comme le bon Dieu, est *expansif*, il aime à répandre ; le méchant, comme le démon, est *accapareur*, il aime à garder.

A mesure qu'on cesse d'être *donneur*, on cesse d'être bon chrétien ; à mesure qu'on resserre sa bourse ou sa complaisance, on fait disparaître " le goût de la prière, la fidélité au devoir, l'amour de la famille..." et on se ferme une foule de petits sentiers qui nous auraient conduits au ciel.

***

Le chrétien *fait état* de donner : on le trouve toujours prêt à se mettre à la disposition de tout le monde ; et, sans embarras, sans emphase, sans fatigue apparente, sans surtout que son devoir en souffre, il rend mille petits services.

***

S'il ne peut donner son argent à tous les pauvres, il donne à tous *sa complaisance*, ce qui est peut-être plus pénible et plus méritoire que de donner *un sou*.

Il donne son *indulgence*, s'efforçant de

panser les plaies de l'âme, du cœur, de la réputation avec la même compassion qu'il panserait les plaies du corps.

Il donne son *temps*, ne refusant jamais de sacrifier une heure de son repos pour venir en aide aux autres et même pour leur faire plaisir.

Il se donne *lui-même*, vivant continuellement sous l'influence de cette pensée : *A qui pourrai-je faire du bien aujourd'hui ?*

***

Vous connaîtrez le chrétien à la facilité avec laquelle vous pourrez l'aborder, et à l'instinct qui vous poussera à vous adresser à lui plutôt qu'à tout autre, quand vous aurez besoin d'un service.

C'est lui qui, dans une rue, s'il vous voit embarrassé, viendra vous demander simplement ce que vous cherchez ;

Lui qui vous accompagnera jusqu'à la demeure que vous ne connaissez pas ;

Lui qui vous cèdera le haut du pavé, le coin de la voiture, le journal que vous êtes avide de lire et qu'il a entre les mains ;

Lui qui vous donnera un conseil en passant sans avoir l'air ni surtout la volonté d'en savoir plus que vous.

Et il montrera, dans tout cela, une discrétion, un tact, un rayonnement de joie qui vous mettra non seulement à l'aise, mais vous donnera envie de *faire comme lui.*

***

Un des moyens les plus efficaces pour se sanctifier c'est de *donner.*

Donner commence la conversion.

Continuer à donner entretient la volonté de bien faire et soutient les efforts.

Aimer à donner est une des marques qu'on est bien près de la Sainteté.

XL.

Les *souvenirs* que nous laissons dans le *cœur* seulement, s'effacent avec le temps et sont remplacés par des affections plus vives que les nôtres ou simplement plus nouvelles ou plus fraîches.

Les *souvenirs* laissés dans l'*âme*, alors que Dieu y habitait, ne s'effacent pas ; ceux-là, Dieu lui-même les garde et alors même qu'il est chassé de l'âme par le péché, il les grave dans un petit coin, et, à un moment déterminé par sa grâce, il les

fait apparaître suaves, lumineux... et ils sont comme une dernière ressource.

Attachons-nous donc, nous qui ne voulons pas être oubliés, attachons-nous à faire du bien *aux âmes* en y jetant quelques vertus.

Passons *par le cœur* pour arriver *à l'âme*, mais ne nous y arrêtons pas. Le cœur est une terre ardente qui brûle les souvenirs qu'on voudrait y laisser.

XLI.

Pauvre fleur! Pauvre cœur!

Elle est là, depuis hier, oubliée dans cette urne d'eau limpide.

Sa corrolle trop épanouie s'effeuille, le velouté de sa couleur commence à disparaître, et sa tige devenue molle, ne peut plus la soutenir.

Pauvre fleur! tu as glissé doucement dans ce vase où je ne voulais que tremper ta tige pour te donner plus de vigueur... Ah! l'eau, quelque pure qu'elle soit, n'est pas ton élément, c'est l'air, c'est le soleil, c'est la terre humide de rosée qu'il te faut!

*

Pauvre cœur ! tu me demandes d'accueillir ces pensées dont le murmure et l'innocence factices sont venues t'éblouir. —Elles sont pures, dis-tu, douces, grâcieuses, attrayantes..... Non, non ! ces enchanteresses te berceraient dans de molles rèveries..... et quand viendrait l'*heure du devoir* tu te trouverais sans force et sans dévouement !

Pauvre cœur, sois moins émotionné pour rester plus fort.

XLII.

ABNEGATION.

Savoir qu'on est aimé des personnes qu'on aime,
Vivre sous le Ciel pur de leur douce amitié,
Voir fleurir en leur cœur tout ce que le cœur sème,
S'abriter, si l'on souffre, au sein de leur pitié ;

Etre sûr qu'en ce monde où tout est oublié
Leur tendresse pour nous sera toujours la même...
Pour bien des cœurs aimants c'est le bonheur suprême,
Mais de *l'amour chrétien* ce n'est que la moitié.

Il faut d'autres plaisirs aux âmes généreuses,
Et ce partage égal ne les rend pas heureuses ;
A leur ambition il faut un autre espoir.

Leur rêve est d'accomplir les plus grands sacrific
De l'oubli de soi-même elles font leurs délices ;
Elles veulent *donner* bien plus que *recevoir*.

XLIII.

LA VOIX AMIE.

Nous commençons, sous ce titre, une série de petits conseils qui seront pour chaque jour de la semaine, comme *une voix amie*, la voix de notre bon Ange, venant d'heure en heure, et chaque fois que l'occasion se présentera, nous inspirer un *acte de bonté*,—*un léger sacrifice*,—*un petit renoncement*.

Nous conseillons de placer cette liste, au jour indiqué, ou devant la *table de travail* ou dans *le livre* qu'on feuillette le plus ordinairement, de manière à ce que le regard la rencontre facilement.

Que manque-t-il, souvent, à l'âme dévouée pour faire le bien ?—*d'être avertie*.

I.

LUNDI.

CHARITÉ.

Sois bonne, bienveillante, garde le sourire sur tes lèvres, même quand tu es seule.

*

Cette grossièreté, ces manières brusques, impolies, laisse-les disparaître sans les relever.

*

On le veut ; cède sans montrer ni de l'humeur, ni même la contrainte que tu as à te taire,—tu contenteras et tu seras contente.

*

Cherche à faire plaisir—à consoler—à amuser —à donner—à remercier—à aider. C'est si bon !

*

Fais du bien à l'âme de ceux qui sont autour de toi :—un mot de piété, un encouragement, une prière récitée tout bas.

*

Surmonte ton aversion et ton antipathie en ne fuyant pas cette personne qui s'approche. Va même au devant d'elle ; le bon Dieu te précède.

*

Accueille avec amabilité cet importun qui te demande ; Dieu te l'envoie.

Pardonne tout de suite ; crois-tu qu'on a voulu te faire du mal ? si cela est, n'as-tu pas plus de mérite ?

*

Ne refuse pas l'aumône qu'on te demande; seulement dirige bien ton intention et donne à Dieu en mettant dans la main du pauvre.

*

Ne pense pas mal de cette personne coupable ; plains-la et prie pour elle.

*

Pourquoi supposerais-tu des intentions méchantes contre toi ? ne comprends-tu pas que cette pensée te trouble, t'inquiète et gâte ton cœur ?

*

Retiens ce sourire moqueur qui est sur le point d'éclore sur tes lèvres, tu peinerais celui qui en est l'objet.—Pourquoi faire de la peine aux autres ?

*

Prête-toi à tout ce qu'on veut. Dieu ne permettra pas qu'on abuse trop, si tu te prêtes par esprit de charité.

II.

MARDI.

LA PRÉSENCE DE DIEU.

Ne te sépare pas de Dieu..... vivre toujours auprès de ceux qui nous aiment, que c'est bon !

*

Tu ne vois pas le bon Dieu, mais il est là, comme serait un ami séparé seulement par un rideau qui le déroberait à ta vue et qui ne l'empêcherait pas de te voir.

*

Quand l'âme n'est pas souillée par le péché et qu'on se tient un instant silencieux, on voit Dieu dans son cœur comme on voit le jour dans un appartement.

On ne se rend pas toujours compte de cette présence, mais elle influe nécessairement sur l'action que nous faisons.

Oh ! quelque pénible que soit la tâche que tu as à faire, n'est-il pas vrai qu'elle devient facile sous l'impression de ce regard paternel ?

*

La pensée de Dieu n'est pas gênante ; pourquoi ne la conserverais-tu pas toujours ?

Va, ne crains pas, sous le regard de ton Dieu, ne crains pas de sourire, d'aimer, d'espérer, d'accueillir ce qui rend douce la vie.

La joie plaît à Dieu comme plaît à une mère la joie de son enfant.

*

Ce que Dieu ne veut pas et ce qui le blesse et l'irrite, c'est tout ce qui peut te faire mal. C'est, cette pensée qui souillerait ton âme—ce désir qui troublerait ton cœur—cette action malsaine qui affaiblirait tes facultés ou détruirait ton repos.

Ne veuille donc jamais ce que Dieu ne veut pas

*

Dieu, près de toi, répare tes maladresses—te procure le moyen de compènser par un acte de vertu, l'acte moins bon que tu viens de faire—essuie les larmes que t'arrache un reproche imméritè ou trop déchirant...

Tu n'as qu'à baisser tes yeux un instant, à regarder au dedans de ton âme et à dire tout bas : *Aidez-moi !*

*

Est-ce que Dieu ne te parle pas à cette heure ?

Quoi ! Il te dit : *Supporte cela ; je suis ici pour t'aider ;* et tu refuserais ?

Il te dit : *Continue une demi-henre ce travail qui t'ennuie ;* et tu t'arrêterais ?

Il te dit : *Ne fais pas cela ;* et tu le ferais ?

Il te dit : *Allons ensemble où t'appelle l'obéissance ;* et tu dirais : *Non ?*

III.

MERCREDI.

LE RENONCEMENT.

N'aie pas peur de ce mot : *Renoncement*. Tu crois peut-être qu'il ne veut dire que *gêne, contrainte, ennui, lassitude ;*

Non ; il veut dire aussi *amour, purification, perfectionnement.*

*

Qui ne se renonce pas, n'aime pas.
Qui ne se renonce pas, ne se purifie pas.
Qui ne se renonce pas, ne se perfectionne pas.

*

Se renoncer, c'est se tenir attaché à son devoir et le continuer malgré les difficultés, le dégoût, l'ennui, l'insuccès ;

Se renoncer c'est sacrifier à son devoir sous quelque forme qu'il se présente : *prière, travail, amitié*... tout ce qui serait un obstacle, non pas seulement à son accomplissement, mais encore à sa perfection.

Se renoncer, c'est secouer avec énergie tout ce qui encombre le cœur et empêche la libre action de Dieu : *désirs* d'une perfection ou d'un bien-être imaginaires, *sentiments affectueux* surtout, qui viennent à toute heure nous troubler

dans la prière, dans le travail, dans le sommeil, qui nous charment par leur vague douceur, et dont le résultat ordinaire est de nous ôter toute application ;

Se renoncer, c'est résister à l'entraînement de nos sens qui veulent se contenter, uniquement pour se contenter, et qui calment la conscience en lui disant : *Ce n'est pas un péché ;*

Se renoncer enfin, c'est arracher au prix même de quelques déchirements tout ce qui dans notre cœur, dans notre intelligence, dans notre imagination est de nature à blesser le regard de Dieu.

*

Et le renoncement n'est pas *un acte isolé*, qui, une fois accompli, permet de respirer librement ; c'est à chaque heure, à chaque minute, que pendant un temps bien long, il faut *sacrifier*, *repousser*, *résister*, *arracher*.

*

Mais n'est-ce pas là une *gêne* et une *contrainte* continuelles ? Non, si tu as pour mobile *l'amour ou la crainte*.....

*

Appelles-tu *gêne et contrainte*, l'acte par lequel tu te mets un peu moins à l'aise pour laisser une plus large place à l'ami qui vient te visiter ?

Eh bien ! de temps à autre, Dieu te fait sentir sa présence : *Il est là !* Et, pour le garder près de

toi, lui dont le regard est si pur, tu ne te tiendrais pas plus modeste ?

Et, pour lui faire une place dans ton cœur par la communion, tu ne retrancherais pas cette affection qu'il t'a désignée comme dangereuse, cette préoccupation, ce désir, cette attache mondaine et sensuelle ?

Oh ! si tu aimais !

Appelles-tu *gêne et contrainte* l'acte par lequel tu brises avec énergie la coupe que tu crois empoisonnée et qu'un besoin factice allait te pousser à boire ?

Eh bien ! en présence de cette jouissance qui t'attire, de ce charme matériel qui va te séduire, de cette voix attrayante qui te convie à laisser un instant ton devoir, alors que ta conscience te crie : *Prends garde !*..... tu resterais lâche !

*

Hélas ! c'est petit à petit, que le flot mène à l'abîme la fleur qu'on a laissé tomber dans son courant ;

C'est petit à petit, que le plaisir mène au péché le cœur qui se laisse bercer par ses charmes. *La perte de plus d'une âme*, dit Bossuet, *a commencé par la respiration sensuelle d'une fleur.*

IV.

JEUDI.

L'ABANDON A LA DIVINE PROVIDENCE.

A ton réveil, dès le matin, vois le bon Dieu te tendant la main et te disant : Veux-tu que j'aie

soin de toi aujourd'hui ?—et toi, pauvre âme, tends la main à ce bon père et dis-lui : " Oui, oui je le veux ; menez-moi, gardez-moi, aimez-moi, je serai bien, bien soumise ! "

*

Et si tu restes sous la garde et la protection de Dieu, est-il possible que tu sois triste, que tu aies peur, que tu ne sois pas heureuse ?

*

Non ; Dieu ne permettra jamais une souffrance que ta mère n'aurait pas permise ; non, Dieu ne t'enverra jamais une épreuve que ta mère ne t'aurait pas envoyée.

Il t'aime plus que ta mère, et il est plus puissant qu'elle.

*

Oh ! passe donc ta journée calme et tranquille, mille fois plus que tu ne l'étais alors que, toute petite, tu sentais ta mère près de toi !

*

Ne t'occupe que d'une chose, *ne pas déplaire à Dieu*, et tu verras comme Dieu s'occupera de tout ce qui te regarde : *Intérêts matériels—rapports d'amitié—soins des affaires*... tu seras étonnée des lumières subites qui te viendront et de la paix que te laissera le résultat de ton travail et de tes démarches.

*

Laisse venir l'épreuve, la maladie, l'ennui, les privations, les injustices... tout cela n'arrivera jusqu'à toi que dirigé par la main paternelle de Dieu et ne pénètrera ton âme qu'autant qu'il le faudra pour la guérir d'une plaie, ou la garantir d'une souillure.

Crois-tu que ta mère t'aurait donné un breuvage amer uniquement pour te faire souffrir?

Si ton *devoir* est pénible soit à cause de sa difficulté, soit à cause de la lassitude et du dégoût que tu ressens, lève doucement ton regard sur Dieu et dis-lui: *Aidez-moi*... puis continue ce devoir alors même qu'il semblerait que tu le fais mal.

Crois-tu que ta mère ne te serait pas venue en aide?

*

Si quelques-uns de ces moments d'*ennui et de vagues appréhensions* qui laissent l'âme comme isolée dans une nuit profonde, viennent t'accabler, crie: *Mon Dieu!* comme l'enfant qui a peur, crie: *Ma mère!*

Crois-tu que ta mère ainsi appelée, ne viendrait pas, par une caresse, réjouir ton ame?

*

Si tu es coupable, oh! alors même, n'aie pas peur du bon Dieu, et les yeux pleins de larmes,

dis-lui ; *Pardonnez-moi....* puis, ajoute tout bas : *Punissez-moi bientôt, ô mon Dieu !*

Crois-tu que ta mère ne comprendrait pas la sincérité de ton repentir et qu'elle *t'en voudrait ?*

*

Oui, oui, chère âme, reste toujours dans la paix, continuant doucement ton labeur de chaque jour ....plus que cela, reste toujours *joyeuse.*

*

Et pourquoi ne le serais-tu pas ?

Toi, qui n'as plus de *mère* pour t'aimer et qui as tant besoin d'être aimée, Dieu veut être ta *mère ;*

Toi, qui n'as pas de *frère* pour te venir en aide et qui as tant besoin de soutien, Dieu veut être ton *frère ;*

Toi, qui n'as pas *d'amis* pour te consoler et qui as tant besoin de consolation, Dieu veut être ton *ami.*

*

Garde donc toujours *ta naïveté d'enfant* pour aller à Dieu et pour lui parler comme tu parlais à ta mère.

Garde ta *confiance candide* pour lui raconter tes peines, tes projets, tes joies, comme tu les racontais à ton frère.

Garde tes *affectueuses paroles* pour lui dire tout le bonheur que tu éprouves à vivre sous sa dépen-

dance et dans son amitié, comme tu le disais à l'ami de ton enfance.

Garde enfin la *générosité de ton cœur d'enfant* pour donner à Dieu tout ce que tu as,—le laisser prendre en toi et autour de toi tout ce qui lui plaît, —vouloir tout ce qu'il veut,—ne trouver jamais rien d'impossible dans tout ce qu'il commande.

*

Ne sens-tu pas qu'elles sont douces et consolantes ces pensées? Plus tu avanceras dans la vie, plus tu comprendras que le bonheur n'est possible *qu'en vivant avec Dieu* et en *s'abandonnant entièrement à Dieu.*

*

Non, non, personne ne te nuira si Dieu ne le veut pas, et s'il le veut, sois patiente et douce; pleure si ton cœur est déchiré, mais aime toujours et attends... l'épreuve passera et Dieu, pauvre âme, te restera toujours!

V.

VENDREDI.

LA PRIÈRE.

Oh! si tu savais bien ce que c'est que prier! Oh! si Dieu t'accordait la grâce d'aimer la prière! Comme ton âme resterait sereine et ton cœur aimant! Comme la joie douce et paisible rayonne-

rait de ton visage, alors même que des larmes couleraient de tes yeux !

*

Prier, c'est, d'abord, par le premier cri qui s'échappe du cœur ou des lèvres *avertir* Dieu qu'on veut lui parler, et Dieu a la bonté d'être toujours disposé à nous écouter ; et,—comment oser le dire ?—avec la ponctuelle exactitude d'un serviteur fidèle, à ce premier cri de la prière. Il se montre à l'âme et avec un amour ineffable : *Me voici*, dit-il, *toi qui m'as appelé, que me veux-tu ?*

Prier, c'est rester pendant tout le temps que dure la prière *dans la compagnie* de Dieu, comme *en visite chez le bon Dieu*, avec la certitude qu'on ne l'ennuie jamais quels que soient les sujets dont on lui parle, les demandes qu'on lui fait, alors même qu'on ne lui dit rien, et que, à l'exemple de ce bon paysan dont parle le saint curé d'Ars, on se contente d'*aviser Dieu et d'être avisé par lui.*

*

Prier, c'est faire près du bon Dieu ce que l'enfant fait près de sa mère,—le pauvre près du riche avide de faire du bien, — l'ami près de son ami à qui il tarde toujours de montrer son affection.

*

Prier, c'est avoir en main la *clef* de tous les trésors célestes ;—c'est pénétrer au milieu de la *joie, de la force, de la miséricorde, de la bonté divine...*

—C'est recevoir par tout son être, comme l'éponge plongée dans l'Océan reçoit sans effort l'eau qui l'environne,—cette *joie*, cette *force*, cette *miséricorde*, cette *bonté*.... et l'emporter avec soi.

*

Oh ! oui, si tu savais prier et si tu aimais à prier, comme ta vie serait bonne, utile, fructueuse, méritoire !

*

Rien n'élève comme la prière.

Dieu, qui s'est abaissé en quelque sorte jusqu'à l'âme, la fait monter doucement avec lui dans les régions de la lumière et de l'amour, et, la prière finie, l'âme revient à son labeur quotidien, l'intelligence plus prompte et la volonté plus active.

Ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a respiré la rempiit de quelque chose de divin, et elle répand de sa plénitude sur tout ce qui l'approche.

*

Si donc tu veux réussir à l'étude, mais de ce succès qui sanctifie, *prie* avant de te mettre au travail ;

Si tu veux réussir dans tes *relations*, mais de ce succès qui édifie et laisse toujours en paix, *prie* avant de communiquer avec les créatures.

*

Rien ne rend la vie douce et suave comme la prière.

Il y a *la prière solitaire*, alors que l'âme isolée de toute créature ne sait plus que ces deux paroles : *Dieu et moi* ; *Dieu* pour m'aimer, *moi* pour adorer, louer, glorifier, remercier.

Dieu pour me donner, *moi* pour recevoir humblement, pour m'anéantir, pour demander, pour espérer, pour me soumettre !...

Oh ! qui dira ce qui se passe entre l'âme et le bon Dieu !

*

Il y a *la prière à deux* pendant laquelle deux âmes unies par la sainte amitié confondent leurs pensées, leurs désirs, et, oubliant ce qui leur appartient en propre, se présentent à Dieu comme une seule personne et lui disent comme si réellement elles n'étaient qu'*une : Ayez pitié de moi !*

*

Il y a la *prière à distance* faite par deux cœurs séparés, à la même heure, avec les mêmes paroles. —Prière suave qui, tous les jours, rapproche deux pauvres cœurs qu'avait déchirés l'*adieu du départ* et qui, sous le regard de Dieu, revivant un moment de la même vie, reprennent courage pour continuer leur route vers le ciel, chacun de son côté.

*

Il y a surtout *la Prière en commun*, celle qui a la promesse de la présence toute spéciale de Dieu ;

prière si consolante pour l'âme faible et coupable qui peut dire en toute vérité : *Ma prière monte au ciel soutenue par la prière des autres.*

*

Oh ! si tu savais prier et si tu aimais à prier comme ta vie serait bonne, utile, fructueuse, méritoire.

VI.

SAMEDI

LE ZÈLE.

— Tu aimes le bon Dieu, n'est-il pas vrai, chère âme que le bon Dieu entoure de tant d'affection

— Oh ! oui, je l'aime !

— Et que fais-tu pour lui prouver ton amour ?

— Je me tiens innocente afin que son regard, tombant sur moi, ne trouve rien qui lui déplaise, je me tiens paisible et je m'efforce de sourire à *tout*, afin qu'il puisse voir que je suis contente de lui.

— C'est bien, mais ce n'est pas assez.

— Je pense souvent que je lui dois tout et je m'applique au devoir qu'il me fait imposer ; je supporte avec calme les personnes qui ne me vont pas et les événements qui me contrarient ; quand je me sens faible je l'appelle, quand j'ai peur je m'approche plus près de lui, quand je me sens coupable je lui demande simplement pardon et je me tiens plus fidèle à mon devoir.

— C'est bien, mais ce n'est pas assez.

— Je me prête volontiers aux exigences de tous; e me fais comme la servante de ceux qui ont besoin de moi, et je prends garde de ne juger personne en mal.

— C'est bien, mais ce n'est pas assez encore.

— Oh! que faire donc, bon ange qui me parlez, que faire pour prouver à Dieu que je l'aime?

— *Te dévouer à faire du bien aux âmes!*

*

Oh! si tu savais la joie que tu procures à Dieu quand tu t'occupes des âmes.

C'est la joie d'une mère chaque fois qu'elle voit quelqu'un *faire du bien* à son enfant.

Comme elle est reconnaissante pour celui qui le soigne dans sa maladie—qui lui épargne une souffrance—qui lui donne une légère marque d'affection, un conseil, une leçon—qui lui procure la plus petite joie par une bonne parole, un jouet, un sourire...

Tout cela tu peux le faire aux âmes, dans ce cercle plus ou moins étendu de tes relations ordinaires.

*

Laisse au prêtre, si tu le veux, la mission *de convertir;* toi, borne tes efforts *à faire du bien* aux âmes en te mettaut le plus possible en rapport avec elles.

Se mettre en rapport avec les âmes, c'est doucement, insensiblement, suavement *leur parler de Dieu, les porter à Dieu, les rapprocher de Dieu.*

Deux cœurs se mettent en rapport en parlant *d'affection*, deux âmes en parlant *de Dieu*.

Et il n'est pas nécessaire pour cela de prononcer le mot *Dieu*, il suffit que les paroles élèvent l'âme et la sortent du monde matériel et des jouissances sensuelles, la fassent monter vers le *surnaturel* qui est l'atmosphère dans laquelle l'âme vit de toute sa vie.

*

Parler du bonheur de se dévouer—du charme qu'on éprouve à se garder pur—du bonheur qu'apporte le petit quart-d'heure aux pieds de Jésus-Christ—de la paix que procure l'abandon à la Providence et la vie si douce qui se passe sous le regard paternel de Dieu—des consolations au milieu des larmes les plus amères que donnent la pensée du ciel, l'espérance de se revoir là-haut, la certitude d'être heureux pour toujours...

Tout cela c'est faire du bien aux âmes, c'est les rapprocher de Dieu, c'est leur apprendre peu à peu la sainteté.

*

Borne là ton zèle; un peu plus tard je te dirai ce que tu peux faire.

VII.

DIMANCHE.

LE RAPPROCHEMENT DES CŒURS.

Vois avec bonheur se lever, chaque semaine, ce jour du *Dimanche* que le bon Dieu appelle *son jour*.

*

A tous les jours, Dieu a donné la mission de nous mener à l'éternité en nous procurant, sur le chemin, la part de joie et de peine nécessaires pour nous fortifier et nous purifier.

Mais le *Dimanche* a une mission *toute d'amour*.

*

Je ne veux le montrer que sous la douce appellation d'un saint : *Le trait d'union des cœurs*.

Le *Samedi* se dépouillent les vêtements fanés par le travail, et le *Dimanche* se revêtent des habits non seulement plus frais mais plus élégamment disposés.

Pourquoi ne pas faire la *toilette* de son cœur comme on fait celle de son corps ?

*

Le cœur pendant la semaine n'a-t-il pas été souvent sali et fané par de petites rancunes, par des mécontentements multipliés, par des intérêts lésés, par des paroles dures...

Eh bien ! pourquoi ne pas secouer toute cette poussière qui ternit l'affection, se pardonner généreusement *le samedi*, se serrer la main avec franchise, s'embrasser même en famille, et puis, s'en aller en paix et le cœur content attendre le réveil du lendemain ?

*

Le dimanche est la *trève de Dieu* pour les cœurs. Il faut, ce jour-là, suspendre toute petite vengeance, toute petite rancune... Il faut se revêtir de pardon, d'indulgence, d'amabilité.

*

Oh ! qu'il est doux *d'être obligé de se réaimer !* Or, c'est chaque dimanche que doit revenir cette obligation.

*

Ne laissons pas à la froideur et à l'indifférence le temps de grandir... elles enfanteraient la *haine*, et la haine, une fois dans le cœur, comme elle est difficile à arracher !

C'est le chancre hideux dont les remèdes ne peuvent arrêter la marche envahissante.

C'est la plante vénéneuse que le jardinier ne peut jamais extirper entièrement.

Il n'y a qu'un miracle qui puisse détruire la haine.

Opposons donc une digue à l'envahissement de *l'indifférence* et *du froissement* et que, chaque *samedi* soir, le père de famille ou celui qui le remplace, dise à tous : *Enfants, ce soir on se pardonne, ce soir on oublie, et demain, Dimanche, on recommence la vie en s aimant.*

XLIV.

LA VIE DE L'AME.

Douce vie que celle-là ! S'en occuper, l'entretenir, la fortifier, c'est l'occupation la plus utile et la plus suave, celle qui ne lasse jamais, ne donne jamais de déception, fait sentir tous les jours des jouissances nouvelles.

Dans le langage de la piété, elle s'appelle *la vie intérieure*, et nous voulons aujourd'hui en indiquer à grands traits *la nature*, *l'excellence*, *les moyens*, *les obstacles*.

Et qu'on ne s'imagine pas que cette *vie intérieure* est incompatible avec les exigences de la vie de famille et de la vie sociale souvent si absorbantes l'une et l'autre ; de même que la vie matérielle du cœur, qui consiste dans le mouvement continuel du sang sortant et rentrant sans un instant de repos, ne trouble en rien les occupations extérieures, de même la *vie de l'âme*, qui consiste en général dans la vue de l'action de Dieu en elle, ne trouble en rien les devoirs que nous imposent la famille et la société ; elle

vient en aide au contraire pour les remplir avec plus de calme et plus de perfection.

I.

NATURE DE LA VIE INTÉRIEURE.

La vie intérieure est la vie habituelle en la présence de Dieu et dans l'union avec Dieu.

Elle accoutume à regarder le cœur comme un temple dans lequel Dieu réside, tantôt *glorieux* comme au ciel, tantôt *caché* comme dans l'eucharistie, et c'est, en présence de Dieu, que l'âme pense, parle, agit et accomplit tous les devoirs qui lui sont imposés.

La vie intérieure a pour but la fuite du péché, le détachement des biens matériels, par l'esprit de pauvreté ; — des plaisirs sensuels, par la pureté et la mortification ;—de l'orgueil, par l'humilité ; —des avantages naturels, par la pureté d'intention ; —de la dissipation, par le recueillement.

On est en général prévenu contre la *vie intérieure*. Les uns la craignent et la regardent comme une vie d'esclavage,

de sacrifices et de contrainte ; les autres la méprisent comme un assemblage de pratiques minutieuses propres à rétrécir le génie, à rendre *inutile* dans le monde et comme *bonne* seulement pour les petits esprits.

De là, on se tient en garde contre elle et on évite de lire les livres qui en traitent.

On veut sans doute servir Dieu, mais on ne veut pas s'assujettir à cette dépendance continuelle du mouvement de l'esprit de Dieu ; de sorte qu'il est moins difficile de faire passer une âme de l'état de péché mortel à l'état de grâce et à la pratique extérieure des vertus chrétiennes, que de cette *vie extérieure* à la *vie intérieure.*

II.

EXCELLENCE DE LA VIE INTÉRIEURE.

Elle est le règne de Dieu dans les âmes ; c'est la vie de la sainte Vierge sur la terre, celle de Jésus-Christ lui-même qui vivait toujours sous la dépendance de son père ;

C'est la vie dont parle saint Paul quand il dit : *Ce n'est plus moi qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Tous les saints vivent de cette vie et le degré de leur sainteté est en rapport avec la perfection de leur union à Dieu.

De même que leur âme anime leur corps, de même Jésus-Christ anime leur âme.

Ils ont Jésus-Christ pour *maître*, pour *conseiller*, pour *directeur*, et ils ne font rien sans le lui demander, sans le lui soumettre, sans le lui faire approuver.

Jésus-Christ est leur soutien, leur refuge, leur défenseur ;

Ils vivent sous sa dépendance comme sous celle d'un père, d'un protecteur, d'un roi tout-puissant ;

Ils s'attachent à lui comme s'attache un enfant par amour, un pauvre par besoin ;

Ils se laissent guider par lui comme un aveugle se laisse guider par un enfant à qui il est confié ;

Ils souffrent tout de lui comme le malade qui veut guérir, souffre tout du médecin ; et ils se reposent en lui comme un enfant sur le sein de sa mère.

Aussi s'élèvent-ils peu à peu au-dessus des peines et des misères de la vie ; que l'univers soit en proie à toutes les calamités, qu'ils soient eux-mêmes dépouillés

de leurs biens par l'injustice ou par un accident,—qu'ils soient privés de leur famille par la mort ou par l'exil,—de leurs amis par la trahison ou l'oubli,—de leur réputation et de leur honneur par la calomnie,—de leur santé par la maladie la plus cruelle,—de leur joie même par les aridités, les tentations... Ah ! sans doute, ils sentiront ces épreuves, sans doute leurs yeux laisseront couler des larmes, mais ils seront calmes, paisibles et regardant Dieu dans leur cœur, Dieu qui a tout permis, tout conduit lui-même de sa main divine, ils lui diront avec transport : *Vous nous restez, vous, cela nous suffit !*

III.

ACTES DE LA VIE INTÉRIEURE.

1. *Voir Dieu*, c'est-à-dire se tenir habituellement en sa sainte présence,—l'avoir près de soi comme un ami dont on ne se sépare jamais, au travail, à la prière, à la promenade, au repos. Dieu n'est pas importun, il n'est pas gênant, il est bon ! c'est lui qui dirige tout, lui qui mesure à mes forces l'épreuve qu'il m'envoie et qu'il me sait nécessaire.

2. *Ecouter Dieu*, c'est-à-dire être attentif à ses défenses, à ses conseils. — Il parle par les paroles de l'Evangile qui reviennent à la mémoire,—par les bonnes pensées qui illuminent soudain l'intelligence,—par les mots pieux que nous rencontrons dans un livre, une feuille, ou qui tombent des lèvres d'un prédicateur ou d'un ami, quelquefois même d'un inconnu.

3. *Parler à Dieu*, c'est-à-dire s'entretenir avec lui, plutôt de cœur que de bouche, par la méditation du matin, par les oraisons jaculatoires, par les prières vocales, par un saint repos du cœur, surtout lorsqu'on a le bonheur d'aller le visiter au Très-Saint Sacrement.

4. *Aimer Dieu*, c'est-à-dire s'attacher à lui et à lui tout seul; n'affectionner les autres qu'en union avec lui, ne vouloir, n'accepter aucune affection si elle peut affaiblir la sienne ; *se prêter* à tous, par amour pour lui, mais ne *se donner* qu'à lui.

5. *Penser à Dieu*, c'est-à-dire rejeter toute pensée qui exclurait celle de Dieu. Il faut, sans doute, s'occuper de son devoir, l'accomplir avec toute la perfection qu'on est capable de lui donner, mais le

faire sous le regard de Dieu, avec la pensée que Dieu nous l'a fait commander, et que, le faire avec soin, c'est lui être agréable.

IV.

MOYEN DE PARVENIR A LA VIE INTÉRIEURE.

1. *Grande pureté de conscience* procurée par la réception fréquente, régulière, sérieuse du sacrement de pénitence, — par l'horreur de tout péché, de toute imperfection, de toute infidélité,—par la fuite calme mais énergique de toute occasion.

2. *Grande pureté de cœur ;* détachement de tout objet créé ; biens, commodités de la vie, réputation, parens, amis, goûts sensibles, santé, vie même...non pas qu'il ne faille pas aimer sa famille et ses amis, se dévouer pour eux, et leur témoigner son affection... mais en ce sens que leur souvenir ne doit rester dans le cœur qu'uni au souvenir et à l'amour de Dieu.

3. *Grande pureté d'esprit ;* soin assidu d'écarter toute pensée et toute réflexion inutile sur le présent, le passé ou l'avenir, — toute préoccupation sur le succès d'une entreprise, tout désir d'être connu et applaudi.

4. *Grande pureté d'actions ;* ne se charger que de ce qui entre dans l'ordre de ses obligations, — réprimer l'empressement et l'activité naturelle,—agir toujours gravement, par le mouvement de Dieu et penser que Dieu est glorifié de ce que nous faisons, — s'arrêter quelques secondes, avant de passer d'une occupation à une autre, afin de diriger son intention, —avoir toujours quelque chose d'utile à faire.

5. *Grand recueillement et mortification des sens ;* éloigner autant que possible, toujours dans l'ordre de sa condition et de son devoir, les visites, les festins, les promenades bruyantes, — ne se permettre volontairement ni regards, ni paroles, ni jouissances inutiles ; les régler par la raison, la bienséance, l'édification, la charité, — mettre un peu de lenteur dans ses prières, articuler bien les mots et s'appliquer quelquefois à en savourer le sens.

6. *Grande exactitude en toute chose* pour les actions ordinaires de la vie et surtout pour les exercices religieux, — ne laisser rien au hasard ni à la fantaisie,—voir dans son réglement la volonté de Dieu et se dire quelquefois, quand l'heure de tel

ou tel devoir est venue : *Allons vite, Dieu m'appelle.*

7. *Grande familiarité avec Dieu* lui parlant simplement,—l'aimant affectueusement,—le consultant en tout,—lui rendant compte de tout,—le remerciant fréquemment,—le visitant surtout avec bonheur dans la Sainte Eucharistie. Cette familiarité avec Dieu ne peut exister sans une application ferme, constante à la méditation du matin.

8. *Grande charité pour le prochain,* parce qu'il est l'enfant bien-aimé de Dieu, priant pour lui, le consolant, l'encourageant, l'instruisant, le fortifiant, lui venant en aide en toute choses.

V.

OBSTACLES DE LA VIE INTÉRIEURE.

1. *L'activité naturelle* qui nous porte toujours en avant et nous fait agir en tout avec précipitation.

Elle se montre :

Dans nos projets qu'elle multiplie, qu'elle entasse, qu'elle renverse, qu'elle refait. Elle ne se donne aucun repos, elle n'en donne point aux autres, qu'elle n'ait exécuté ce qu'elle a conçu.

Dans nos actions. La nature veut du mouvement. Elle se charge de mille affaires en dehors du devoir, quelquefois contraires au devoir. Elle se livre à ce qu'elle fait avec impétuosité, elle court, elle se hâte, elle se trouble, elle est toujours impatiente de voir la fin.

Dans les repas. La nature pousse à se jeter avec impétuosité sur ce qui est servi, sans laisser à la raison et la foi le temps de réprimer l'avidité naturelle.

Dans les conversations. L'activité fait parler sans réfléchir, interrompre sans politesse, reprendre sans charité, juger sans apprécier. — Elle fait parler haut, disputer, murmurer, se fâcher.

Dans les prières, elle se charge d'un grand nombre de prières qu'elle récite à la hâte sans attention, sans goût, impatiente de les avoir finies ;—elle ne peut pas rester à la méditation, elle désole, elle tourmente, elle fatigue la tête, dessèche l'âme et empêche le travail du Saint-Esprit.

2. *La curiosité.* Elle ouvre l'âme à tous les objets extérieurs,—remplit de mille idées curieuses, agréables ou fâcheuses qui la passionnent et occupent des journées entières.

De là impossibilité de rentrer en soi-même et d'y rester surtout ; de là, dégoût, lâcheté, ennui pour tout ce qui est silence, recueillement, méditation.

La curiosité se montre dans les *études* faites par vanité, par désir de savoir, de passer pour habile plutôt que pour s'instruire et être utile, — dans les *lectures*, consacrant une grande partie du temps à des histoires, à des nouvelles, à des journaux,—dans les *promenades*, se portant où se porte la foule pour voir, connaître, savoir et pouvoir raconter ensuite ;— dans une foule d'*actions*, par exemple, s'empressant avec un mouvement fiévreux d'ouvrir une lettre qui nous est adressée,—de regarder un spectacle qui se présente,—d'être le premier à donner une nouvelle...

Dieu qu'on a oublié, se retire du cœur, le laisse vide, et de là vient ce besoin ardent de le remplir avec tout ce qui se présente.

3. *La lâcheté.* Dieu ne défend pas la plainte soumise et résignée, il défend le murmure et la lâcheté, et il s'éloigne de l'âme qui ne sait pas s'appuyer sur lui

La lâcheté se montre dans les *épreuves de la vie*, quand on regimbe et qu'on se

révolte contre la volonté divine nous envoyant une maladie, une accusation, un délaissement, une privation ;—dans les *sécheresses* quand on laisse la prière, l'oraison, la communion, parce qu'on n'y sent aucun goût, qu'on y éprouve un malaise physique et moral qui inquiète et nous fait croire que Dieu nous a laissés.—L'âme qui quitte Dieu, va se récréer dans le monde, or, Dieu ne se trouve pas au milieu du monde ; — dans les *tentations*, enfin quand l'âme fatiguée, tourmentée, effrayée, s'en va loin de Dieu au lieu de se jeter dans ses bras, crie qu'elle est abandonnée, quand la tentation n'est permise par Dieu que pour la tenir en haleine, l'empêcher de devenir orgueilleuse et lui donner occasion de montrer plus d'amour.

IV.

Puissent ces quelques pages faire aimer, étudier et pratiquer *la vie intérieure*, cette douce *vie d'union avec Dieu.*

Vivant ensemble avec Dieu, comme on vit en famille, laissons-lui tout le soin de notre conduite, comme un enfant laisse

à son père le soin de gagner de l'argent et de lui préparer un aveuir

Contentons-nous *d'obéir*, *d'attendre*, *de prier*, *d'aimer*.

FIN.

ent

de